

BULLETIN DES AMIS DU VIEUX HUÉ

19^e Année

N^o 4.

Oct. - Déc.

1932.



ASSOCIATION
DES AMIS
DU VIEUX HUÉ
FONDS A. SALLET



LES LIEUX DE CULTE DU VILLAGE DE BAC-VONG-DONG (1)

Par A. CHAPUIS

Des Missions-Étrangères de Paris.

Les touristes ou autres voyageurs qui visitent l'Annam à la vitesse de leur auto, voient, dans tous les coins, des pagodes, des temples, des autels élevés en plein air, des tertres sacrés. Mais ils ne se rendent pas compte, ordinairement, de l'importance de la religion, soit dans le pays tout entier, soit dans un village en particulier, ni de son influence, de son emprise sur la population. Que dis-je, bien des Français ayant vécu de longues années en Annam, sont dans le même état : ils ignorent à peu près tout de la religion des Annamites; ou même se font sur ce sujet des idées absolument fausses.

La nomenclature suivante des lieux de culte du village de Bắc-Vọng-Đông, dans les environs de Hué, en donnant un aperçu sur la religion officielle d'un village et sa pratique, fournira sur cette ques-

(1) Le village de Bắc-Vọng-Đông, sous-préfecture de Quảng-Điền, est situé à une quinzaine de kilomètres au Nord de Hué. Le P. Cadière a décrit les souvenirs historiques que l'on y voit, dans : *Les Résidences des rois de Cochinchine (Annam) avant Gia-Long* (Extrait du *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1914-1916), pp. 62-64. En 1712, Minh-Vương, Seigneur de Hué, construisit un palais dans cette région. Des lieux-dits rappellent encore certains éléments de cette résidence royale : « le Palais supérieur », « l'Etang du palais », « les Casernes », « les Ecuries des éléphants », « les Gueules des canons », « les Cales sèches ». Ces noms affectent les trois villages limitrophes de Bắc-Vọng-Đông, Bắc-Vọng-Tây et Hà-Laag.

tion des renseignements utiles, désirés peut-être par plus d'un depuis longtemps. Elle fera voir, par ailleurs, à quelles difficultés se heurte la prédication chrétienne.

Il y a vingt-cinq lieux de culte annamite à **Bắc-Vọng-Đông** :

- 1° Une pagode bouddhique : **Chùa**.
- 2° Une pagode communale, appelée : **Đình**.
- 3° Un tertre : **Cô mộ**, pour les âmes abandonnées.
- 4° Un tertre : **Văn-Thánh**, pour honorer Confucius.
- 5° Un pagodon à **Thành-Hoàng**, le protecteur de l'Enceinte du village.
- 6° Un pagodon à **Cao-Các**, le génie du Palais élevé.
- 7° Deux pagodons à la princesse **Ngọc** et à ses deux fils.
- 8° Un pagodon à **Tiên-Sư**, le Maître de jadis.
- 9° Un grand pagodon à deux grands Esprits.
- 10° Une pagode à la Dame aux Fils de soie.
- 11° Trois maisons de culte de clans familiaux.
- 12° Quatre pagodons des **Bà-Cò**.
- 13° Deux stèles à l'Esprit-Roi, habile chasseur.
- 14° Un tertre dédié à **Thần-Nông**, génie de l'Agriculture.
- 15° Un pagodon aux **Ngũ-Hành**, les Cinq Eléments.
- 16° Une pierre vénérée, appelée **Ông-Móc**, le Génie-borne.
- 17° Trois pagodons des fondateurs du village.

Ces différents lieux de culte sont communs à tout le village et lui appartiennent en propre, ou sont la propriété des hameaux et des clans familiaux; ils constituent un amalgame de Bouddhisme, de Confucianisme et aussi de Taoïsme ; mais les habitants ont en outre, chez eux, l'autel des Ancêtres et des génies protecteurs qui sont l'unique objet de leur croyance et de leur culte dans leur vie privée.

Les fêtes qui se célèbrent dans ces vingt-cinq lieux de culte sont rituelles ou anniversaires, selon qu'elles relèvent de la législation religieuse du pays, ou de la dévotion des groupements et des particuliers. Nous allons donner quelques notes explicatives sur les uns et les autres.

* *

I . - LA PAGODE BOUDDHIQUE:

Elle est appelée : **Chùa**, eu langue vulgaire ; **Tự 寺**, en sino-annamite. C'est une construction de style annamite classique, à trois travées et deux appentis, avec toiture en tuiles, qui n'offre rien de

bien particulier. Elle est située à l'extrémité du village, dans un bosquet touffu et solitaire, parce que Buddha et ses adeptes aiment le calme et la solitude.

Un bonze gardien de pagode, **Thầy chùa**, y est chargé du service bouddhique ; le village l'en rétribue en lui laissant l'usufruit d'un jardin et de cinq sào de rizières.

On vénère dans cette pagode **Thích-ca** (Çàkyamuni) dénommé **Phật** (Buddha) par les Annamites, le Buddha présent, le fondateur du bouddhisme actuel ; **Di-Đà** ou **A-di-đà-Phật** (Amitâbha), le Buddha du temps passé ; **Di-lạc** (Maitrêya), le Buddha futur ; ils forment la triade bouddhique.

En plus, on rend, un culte à **Quan-Thánh**, le génie guerrier, le dieu Mars des Chinois ; à **Bà Quan-Âm**, la déesse de la miséricorde et de la maternité ; à **Hộ-Pháp**, le génie de la Loi, le protecteur de la religion bouddhique ; aux **Ngũ-Phương**, les cinq génies protecteurs des cinq points cardinaux (1), et aux **Ngũ-Hành**, les Dames génies des Cinq Eléments.

Thích-Ca, **Di-Đà** et **Di-Lạc** sont honorés sur l'autel du milieu au fond de la pagode. Ils n'ont qu'un seul et unique autel pour les trois, parce que, disent les gens du village, ils reçoivent les mêmes honneurs ; mais ils ont chacun leur statue en cuivre doré. Ce sont des Buddhas ventrus, assis sur leur séant, **Thích-ca** est au milieu, il a **Di-đà** à sa droite, et **Di-lạc** à sa gauche.

Les autels de **Quan-Thánh** (2) et de **Bà Quan-Âm** sont sur la même ligne de chaque côté, le premier à droite et l'autre à gauche.

Au milieu des bas-côtés, il y a deux autels latéraux dédiés aux dix rois des enfers : **Mười ông thập điện**. Ce sont des personnages qui ont été établis rois des dix palais-prisons de l'enfer bouddhique à cause de leurs mérites.

(1) Ces génies sont : **Thanh-Đề**, l'Empereur bleu, qui surveille l'Orient ; **Bạch-Đề**, l'Empereur blanc, qui garde l'occident ; **Xích-Đề**, l'Empereur rouge, qui veille sur le Midi ; **Hắc-Đề**, l'Empereur noir, qui exerce sa puissance sur le Septentrion ; et **Hoàng-Đề**, l'Empereur jaune, qui règne au Centre.

(2) **Quan-Thánh**, appelé aussi **Quan-Đề**, ou **Thánh-Vô**, le Saint guerrier, serait né dans la province du Chang-Tung, sous la dynastie des Hán, qui domina la Chine depuis l'an 206, avant notre ère ; il s'illustra à la guerre au service de l'Empereur **Hiên-Đề**.

Il y a encore dans cette pagode, l'autel de **Hộ-Pháp**, le génie de la Loi, protecteur de la religion bouddhique, qui est placé au milieu, près de la porte d'entrée et fait face à l'autel de **Thích-Ca, Di-Đà et Di-Lạc**.

On y vénère aussi deux génies gardiens des portes, représentés par deux menaçantes statues en maçonnerie. Elles sont adossées contre le mur et armées chacune d'une lance. Celui dont la figure est repoussante s'appelle : *Ông Ác*, « le monsieur mauvais » et l'autre dont la figure est sympathique, est appelé : *Ong Thiện*, « le monsieur bon ». Ces deux génies étaient deux frères d'une très grande taille, et d'une force herculéenne ; nés de parents pauvres, ils s'illustrèrent dans les guerres, et furent ensuite nommés par le roi à la fonction de gardiens des portes du palais. Ayant refusé de décapiter de jeunes princes, ils s'enrôlèrent dans une troupe qui marchait au combat et furent tués dans l'action. Pour les récompenser, le roi Chu, vainqueur, les éleva au rang de génies, et en souvenir de leurs anciennes fonctions au palais royal, les commit à la garde de l'entrée des pagodes. Ông Ác surveille les allées et venues des méchants ; Ông Thiện protège les honnêtes gens.

On rend aussi un culte dans cette pagode, aux bienfaiteurs du village, dont les noms et les œuvres remarquables sont gravés sur une stèle en marbre dressée sous la véranda.

FÊTES CÉLÉBRÉES DANS LA PAGODE BOUDDHIQUE.

On célèbre chaque année dans la pagode bouddhique des fêtes rituelles, et des fêtes anniversaires appelées *Vía*, que les bonzes eux-mêmes ne comprennent guère plus que le peuple, et dont souvent ils ne savent dire le pourquoi.

Ça se fait, parce que cela s'est fait jadis, et voilà tout. Voici cependant quelques détails sur leurs célébrations.

1° - LES FÊTES RITUELLES.

Il y en a cinq, elles ont lieu les trois premiers jours de l'an, le 15^e jour du 1^{er} mois, le 5^e jour du 5^e mois, et le 15^e jour du 7^e et 10^e mois.

1° *La Fête Nguyễn-Đán ou Fête du Têt*. Les trois premiers jours de l'année annamite, il y a fête à la pagode bouddhique du village. on y offre le sacrifice du commencement de l'année.



Planche XXXIV. — Pagode bouddhique du village de Bắc-Vọng-Đông.

Cette fête commence le matin du 30^e jour du dernier mois, par la plantation de la perche de bambou devant les pagodes et les pagodons, lorsque retentit le coup de canon qui en donne le signal. C'est l'invitation aux Ancêtres à venir prendre part à la fête. Devant les temples et les grandes pagodes, on plante deux perches, et une seule devant les pagodons. Cette perche : cây nêu, est formée d'un bambou vert qu'on a dépouillé de ses branches, à l'exception de la petite touffe de feuillage qui en couronne le sommet. On la regarde comme un porte-bonheur, et on croit qu'elle a la vertu d'empêcher les démons de s'emparer des mets offerts aux Ancêtres. Elle reste plantée pendant sept jours, jusqu'à la fête de l'enlèvement: **Khai-hạ**, qui termine le Têt.

Le 30 au soir, le village envoie deux corvéables faire les préparatifs pour la fête du lendemain : cuire du riz, du thé et des pains. Lorsque tout est cuit à point, le bonze et les servants placent les offrandes sur l'autel de Buddha. où il y a déjà des fleurs, du papier votif d'or et d'argent et du bois odoriférant.

A six heures du matin, on allume les bâtonnets d'encens, et le bonze, revêtu d'un grand habit en coton bleu, frappe la cloche pour prier. Le président de la fête : **Ông Hội-Chủ**, revêtu du grand habit de cérémonie, fait trois grandes prosternations devant l'autel, puis il se retire par côté, se tient debout près d'une colonne, les bras croisés, pendant environ dix minutes, et fait ensuite encore trois prosternations. L'offrande du sacrifice étant terminée, on emporte le riz gluant, le thé et les pains, mais on laisse à leur place les papiers votifs d'or et d'argent, les bananes, les fleurs et les bâtonnets d'encens.

Le premier jour de l'an, les mandarins du village, les chefs des clans familiaux, revêtus du grand habit bleu, font trois prosternations à Buddha à l'occasion de la nouvelle année, tandis que le second et le troisième jour, le bonze prépare du thé pour l'offrir en sacrifice en priant, et le soir du troisième jour, le président de l'assemblée : **Ông Hội-Chủ**, vient encore faire trois prosternations et brûler du papier votif pour terminer la fête.

2° *Les Fêtes des trois Souverains: Tam-Quân.* 1° Le 15^e jour du 1^{er} mois a lieu à la pagode bouddhique le sacrifice du printemps. Il est offert à **Thiên-Quân**, le souverain du Ciel.

A cette occasion, le maire du village envoie un corvéable cuire du riz gluant et le rouler en pains cylindriques, que le bonze et un servant placent sur un autel où il y a des fleurs, des bananes, des bâton-

nets d'encens, du papier d'or et d'argent et du bois odoriférant. Le sacrifice une fois offert par le président : **Ông Hội-Chủ**, les offrandes sont portées dans la maison du gardien de la pagode et servies au village rassemblé, qui leur fait grand honneur, il en est de même aux autres fêtes rituelles.

2° Le 15^e jour du 7^e mois, le village suit le même cérémonial que ci-dessus, mais le sacrifice est offert à **Địa-Quàn**, le Souverain de la Terre, appelé aussi : **Thổ-Địa**.

3° Il en est de même le 15^e jour de la 10^e lune, ce jour là, le sacrifice est offert à **Thủy-Quàn**, le souverain des Eaux, autrement dit : **Ông Hà-Bá**.

Ces trois souverains forment la triade, appelée : **Tam-Quàn**, du Panthéon taoïste.

La Cueillete de Feuilles. - Le 5^e jour de la 5^e lune, le sacrifice est offert à la pagode bouddhique en l'honneur de **Điêu-Cúc-Nguyễn**, célèbre mandarin chinois, qui, dit-on, mourut noyé ce jour là.

Les habitants font vers midi, la cueillette des feuilles qu'ils boiront en infusion pendant toute l'année, lorsqu'ils seront malades, parce que, d'après la croyance commune, ces feuilles ont la vertu de les guérir de toutes les maladies. Les gens y croient, beaucoup en cueillent et en boivent, mais quant à affirmer qu'ils en guérissent. c'est autre chose.

2° — LES FÊTES ANNIVERSAIRES.

Outre ces fêtes rituelles, on célèbre à la pagode bouddhique de nombreuses fêtes appelées *Vía*, anniversaires de Buddha (**Thích-Cà**), de **Đi-Đà**, de **Đi-Lạc**, et d'autres divinités bouddhiques dont les noms sont indiqués ci-après.

Première lune :

Le 1^{er}, anniversaire de **Đi-Lạc**, le Buddha futur. le Messie bouddhique, Maitreya.

Le 8, les dix rois de l'enfer bouddhique : **Thập-diện**, les rois des dix palais-prisons.

Le 8, anniversaire de **Ngũ-Quan Minh-Vương**, et de **Điêm-La Minh-Vương** (1), rois des 4^e et 5^e prisons.

(1) Les dix rois infernaux sont soumis à la domination de **Điêm-La** qui est le Pluton de l'Enfer bouddhique.

Le 9, anniversaire de **Ngọc-Hoàng**, l'Empereur de Jade; roi du ciel taoïste, maître du monde.

Le 13, anniversaire de **Lưu-Mãnh**.

Le 17, anniversaire de **Thượng-Hoàng Thánh-Mẫu**, la Sainte Mère du Roi Suprême.

Deuxième lune.

Le 7, anniversaire de **Tôn-Quảng Minh-Vương**, roi de la première prison de l'Enfer bouddhique.

Le 19, anniversaire de la naissance de **Quan-Âm**, déesse bouddhique de la miséricorde ou Bodhisattwa Avalôkitesvara.

Le 20, anniversaire de **Câu-Lưu Tôn-Phật**.

Le 21, anniversaire de **Phổ-Hiến**, personnification de la sagesse.

Le 27, anniversaire de **Biên-Thanh Minh-Vương**, roi de la sixième prison.

Le 28, anniversaire de **Tông-Đề Minh-Vương**, roi de la troisième prison.

Troisième lune.

Le 1, anniversaire de **Sở-Giang Minh-Vương**, roi de la deuxième prison.

Le 6, anniversaire de **Ca-Diếp-Phật** ou mieux **Gia-Diếp**, le disciple préféré du Buddha.

Le 7, anniversaire de **Thái-Sơn Minh-Vương**, roi de la septième prison.

Le 8, anniversaire de la naissance de **Thổ-Địa**, le dieu lare des champs, maître du Sol.

Le 16, anniversaire de **Bất-Cực Huyền-Thiên Đại-Đê**.

Le 18, anniversaire de **Chuẩn-Đề**, le régent de la Grande-Ourse.

Quatrième lune.

Le 1, anniversaire de **Bình-Chánh Minh-Vương**, roi de la huitième prison.

Le 4, anniversaire de **Văn-Thù**, personnification de la science transcendante.

Le 7, anniversaire de **Đô-Thị Minh-Vương**, roi de la neuvième prison.

Le 8, anniversaire de la naissance de **Thích-Ca, Mộc-Dục-Phật**, la nativité du Buddha,

Le 18, anniversaire de **Tử-Vi Đại-Đê**.

Le 22, anniversaire de **Chuyển-Luân Minh-Vương**, roi de la dixième prison.

Le 28, anniversaire de **Dược-Sư-Phật**, patron de la Médecine.

Cinquième lune.

Le 13, anniversaire de la mort de **Quan-Thánh**, le dieu Mars chinois.

Sixième lune.

Le 3, anniversaire de **Hộ-Pháp**, le protecteur de la Loi, c'est-à-dire de la religion bouddhique.

Le 19, anniversaire de **Quan-Âm**.

Le 23, anniversaire de **Linh-Quan-Vương Thiên-Quân**,

Le 24, anniversaire de la naissance de **Quan-Thánh Đê-Quân**, ou **Quan-Đê**, le grand guerrier chinois.

Septième lune.

Le 31, anniversaire de **Đại-Thê-Chí-Phật**.

Le 21, anniversaire de **Phổ-An Tổ-Sư**, le fondateur des bonzeries et des bonzes.

Le 24, anniversaire de **Long-Thọ-Phật**.

Le 25, anniversaire de **Giám-Trái**.

Le 30, anniversaire de la naissance de **Địa-Tạng**, divinité bouddhique, protectrice des naufragés et des noyés.

Huitième lune.

Le 3, anniversaire **Câu-na-hàm-mưu-ni-Phật**.

Le 3, anniversaire de la naissance de **Táo-Quân**, le génie du Foyer.

Le 8, anniversaire de **Nam-Tào** : l'Etoile du Sud, secrétaire, grand ministre de l'Empereur de Jade pour les vivants.

Le 22, anniversaire de **Diên-Đăng-Phật**.

Neuvième lune.

Le 4, anniversaire de Ca-Diếp-Phật, disciple de Buddha.

Le 19, anniversaire de Quan-Âm-Phật, divinité très populaire dans le bouddhisme chinois.

Le 30, anniversaire de Dược-Sư Lưu-Lý-quan-Phật, le fondateur de la Médecine.

Dixième lune.

Le 5, anniversaire de Đạc-mạ Tổ-Sư, fondateur de la secte à laquelle se rattachent les bonzes d'Annam.

Le 27, anniversaire de Tứ-Vi Đại-Đê,

Le 30, anniversaire de Châu-Đại-Tư-Ưng-Quân

Onzième lune.

Le 4, anniversaire de la naissance de Confucius : Khổng-Tử đản.

Le 11, anniversaire de Thái-Ât Cứu-Hồ Thiên-Tôn.

Le 17, anniversaire de la naissance du Buddha Amithaba, A-di-đà-Phật, le Buddha de contemplation.

Le 23, anniversaire de Thượng-Thiên Đại-Đê l'un des douze rois du Ciel.

Le 23, anniversaire de Bắc-Đẩu : l'Etoile Polaire. secrétaire, grand ministre de l'Empereur de Jade pour les morts.

Douzième lune.

Le 7, anniversaire de Quan-Thánh-Đê.

Le 8, anniversaire de Thích-ca.

Le 20, anniversaire de Lỗ-Ban Tiên-Sư, instituteur des charpentiers.

Sacrifices à chacun de ces anniversaires. - C'est l'Ông Hội-Chủ, le maître de l'assemblée, qui accomplit les cérémonies d'anniversaire, assisté du bonze de la pagode et de deux suivants qui déposent des offrandes sur tous les autels.

Pendant que le bonze prie, l'Ông Hội-Chủ, coiffé d'un turban couleur violacée et vêtu du grand habit bleu de cérémonie, fait trois prosternations à l'autel de l'anniversaire et autant à chacun des autres autels.

Il faut noter que si les divinités bouddhiques dont on fait l'anniversaire dans la pagode, n'y ont pas d'autel, elles y ont au moins leur cassolette d'encens, qui les représente, et devant laquelle le président de la cérémonie fait les prosternations rituelles.

Les offrandes à l'occasion de ces anniversaires consistent exclusivement en bananes, thé, bois odoriférant: *trâm*, et en boudins de riz gluant enveloppés dans des feuilles de bananiers, jamais d'aliments d'origine animale, ni de papier d'or et d'argent.

Le 13^e jour du 5^e mois, on offre pourtant à l'autel du génie guerrier Quan-Thánh, et à lui seul considéré comme bienheureux bouddhiste, des canards avec du riz gluant, jamais des coqs, car il leur est très reconnaissant. On raconte en effet que pendant les guerres, il fut sauvé dans sa fuite par le chant d'un coq qui le réveilla à temps pour échapper à ses ennemis.

La cérémonie terminée, on enlève aussitôt les offrandes, qu'on partage entre les dignitaires du village, mais l'Ông Hội-Chú a une part plus grande, et un corvéable est chargé de porter la part de chacun à domicile.

Dévotion à Quan-Thánh. -- Les habitants du village ont une confiance particulière à Quan-Thánh, le Mars chinois, sans trop savoir pourquoi. Ils lui vouent leurs enfants à la pagode bouddhique, pour qu'il les protège, surtout lorsque le premier-né n'a pas vécu. Le bonze les reçoit, offre un sacrifice pour eux, inscrit leurs noms et leur âge sur un linge de coton. C'est un contrat, *khoan*, un pacte. Il le dépose dans une cassette qu'il suspend à l'entrée du bas-côté gauche, jusqu'à la douzième année de l'enfant.

Plus tard, si les enfants voués tombent malades, on portera à la pagode des bananes, du riz gluant, des fleurs, des bougies, de l'arec, du bétel, et le bonze les offrira à Quan-Thánh pour leur guérison, en récitant des prières bouddhiques et en frappant la crécelle en cadence.

On conseille aux enfants voués à Quan-Thánh de s'abstenir de viande de buffle et de ne pas manger des carpes.

Ceux qui lui rendent un culte, doivent s'abstenir d'aliments d'origine animale, le 1^{er}, le 14, le 15, et le 30 de chaque mois.

Le bonze de la pagode bouddhique. - La pagode bouddhique du village de Bắc-Vọng-Đòng est desservie par un bonze, mais il faut noter que la plupart de ces prétendus bonzes de village ne sont que de vulgaires gardiens à gage qui essayent d'imiter les

bonzes ; tel celui-ci, qui n'est qu'un *thầy chùa* un gardien de pagode, et non un *thầy tu*, un bonze, et qui n'a pas les mêmes obligations.

Tous ces attachés au service des pagodes pratiquent le bouddhisme, et l'on peut affirmer qu'ils sont presque les seuls bouddhistes du pays, tant sont rares par ici ceux qui pratiquent le bouddhisme à domicile. Dans sa vie privée, l'Annamite pratique seulement le culte des Ancêtres et celui des Génies ; c'est là l'objet de ses croyances et de ses pratiques religieuses.

Occupations rituelles. - Chaque jour, vers 18 heures, après une toilette sommaire suivie de prières, car les prières seules peuvent lui donner la pureté, le bonze, vêtu d'une longue robe noir clair, à manches très amples, va ouvrir les portes de la pagode, tout en récitant des prières pour prévenir Buddha, de peur que ce brusque mouvement ne le fasse sursauter.

Il allume ensuite les bâtonnets d'encens et frappe le tam-tam pour annoncer que c'est le moment de compter ou de contrôler les âmes emprisonnées dans l'Enfer bouddhique.

Après cela, il commence les prières de nuit eu l'honneur du Buddha, et les récite en cadence au son d'une clochette et d'une crécelle en forme de carpe, poisson vénéré des bouddhistes.

A 20 heures, le bonze frappe 108 coups de cloche, entrecoupés de prières, pour dire que la porte de l'Enfer doit s'ouvrir et laisser sortir les condamnés, car il y fait jour à ce moment. C'est pourquoi il se garde bien de sonner en retard, de peur que ces âmes prisonnières ne se fâchent contre lui et ne lui fassent du mal.

De grand matin, il recommence les mêmes actes que la veille, mais cette fois, il frappe le tam-tam pour faire rentrer les prisonniers, et sonne 108 coups de cloche pour fermer les portes de l'Enfer ; il doit même sonner un peu tard, pour donner aux prisonniers le temps de rentrer, et il continue de réciter les prières bouddhiques jusqu'au lever du soleil. Il prie surtout dans les fêtes anniversaires en l'honneur du Buddha et de religieux bouddhistes renommés.

Pendant la journée, le bonze de la pagode bouddhique travaille ses champs, son jardin, s'occupe de sa maison et se rend chez les particuliers qui l'invitent à leurs fêtes familiales pour réciter des prières bouddhiques, présider, des enterrements, célébrer des anniversaires, ou sacrifier à la Terre dans la cour de leurs maisons.

Brevets royaux : -C'est dans la pagode bouddhique que sont conservés les brevets royaux des génies du village, on ne les porte à la pagode communale qu'à l'occasion des fêtes **Xuân-Thủ**, le commencement du Printemps, et **Thu-Tê**, le sacrifice d'Automne.

Cao-Các, le génie du Palais élevé : **Đại-Càn**, la déesse des Plaines, des Rizières et de l'Irrigation ; **Thành-Hoàng**, le génie protecteur de l'Enceinte du village ; **Bà Tơ**, la Dame aux Fils de soie, et les fondateurs des familles, ont des brevets que leur ont décernés les rois, et qui les constituent en dignité. Le village en est fier et les garde avec un soin jaloux. Ces brevets, appelés **Thần-Sắc**, sont délivrés par le roi à tous les esprits que doivent adorer les communes, et il faut qu'on reçoive les patentes royales et qu'on les conserve avec soin. D'ordinaire, le roi accorde ces brevets à l'occasion d'un événement heureux, telle la distribution qui en fut faite aux fondateurs et bienfaiteurs des villages, lors des fêtes du quarantenaire de **Khải-Định**. Cette distribution a toujours du retentissement, elle donne lieu à des manifestations religieuses, et leur réception dans le village est une fête de réjouissance communale avec offrandes au génie fondateur, bienfaiteur ou protecteur. Selon l'usage établi pour les fêtes rituelles, le personnage le plus important du village est chargé d'aller processionnellement prendre des mains du mandarin le brevet renfermé dans un coffret laqué. Une fois reçu, il est porté triomphalement au village au son du gong et du tam-tam, sur un brancard illuminé et pavoisé. Les brevets royaux sont déposés à la pagode bouddhique, mais on les porte processionnellement à la pagode communale, **Đình**, à l'occasion des fêtes rituelles du printemps et d'automne.



II. - LA PAGODE COMMUNALE.

C'est la maison commune du village, appelée **Đình**, où ont lieu les réunions publiques intéressant l'administration du village ; c'est en même temps le temple des génies officiellement députés par brevet royal à sa protection.

On y vénère : 1° **Đại-Càn**, la déesse de l'Irrigation, des Plaines et des Rizières, une femme célèbre qui est le premier génie du village, le plus élevé de tous ; elle a son *hiệu*, son inscription en caractères dorés, sur l'autel du milieu.



Planche XXXV. — Đình, ou temple communal du village de Bắc-Vọng-Đông.

2° Thành-Hoàng, le génie protecteur de l'Enceinte du village, sur l'autel de droite où il a sa tablette.

3° Bà Nam-Phượng Lý-Cang, sur l'autel de gauche.

4° Le fondateur du village et les premiers ancêtres des clans familiaux, dont les autels sont au fond des deux appartements.

Fêtes rituelles : Le village de Bắc-Vọng-Đông célèbre chaque année dans la pagode communale plusieurs fêtes rituelles :

1° Le 30^e jour du 12^e mois à minuit, une fête en l'honneur de *Hành-Khiên*, l'Inspecteur céleste, le génie qui commande les affaires du village.

Cette fête est appelée *Tông-Cửu*, chasser ce qui est ancien, et de suite après, à la première heure du 1^{er} jour du 1^{er} mois, ils célèbrent la fête *Ngành-Tân*, la réception du nouveau.

C'est par cette double fête qu'ils terminent l'année et commencent la nouvelle, sous la présidence de l'Ông Hội-Chủ qui offre les présents à l'Inspecteur céleste du village.

Ces offrandes consistent à chaque fête en un coq, un bol de riz gluant bien cuit, du potage, du sel, du riz grillé, du sucre, des galettes, de l'alcool de riz, des noix d'arec, du bétel et du papier votif.

Après la cérémonie, Ông Hội-Chủ et les notables du village mangent ensemble les offrandes dans la pagode communale et la fête prend fin.

2° Le matin du troisième jour du Têt, a lieu à la pagode communale et aux pagodons, la cérémonie de la conduite des Ancêtres qu'on avait invités à la fête : c'est le *lễ đưa Ông-Bà*.

Le gardien de la pagode communale prépare trois coqs bien cuits, et autant de bols de riz gluant qu'il dépose sur l'autel du milieu.

Le village, notables et corvéables, étant rassemblé, on frappe d'abord trois roulements de gong et de tam-tam ; puis trois vieillards revêtus du grand habit bleu de cérémonie ayant pris place devant les autels de la pagode, un au milieu et les deux autres aux bas-côtés, font chacun quatre prosternations et trois saluts pour offrir le sacrifice, pendant qu'on frappe le gong et le tam-tam.

On sert alors le thé aux ancêtres, et on brûle du papier votif d'or et d'argent pour leur usage.

Aux divers pagodons du village ce sont les gardiens qui accomplissent cette cérémonie.

On porte ensuite toutes les offrandes, coqs et plateaux de riz gluant, à la pagode communale, où on les sert au village rassemblé.

Les gardiens du *Đình* et des pagodons doivent procurer les offrandes des sacrifices, mais ils reçoivent comme dédommagement, qui de l'argent, qui un *sào* (arpent) de rizière, ou l'usufruit d'un jardin.

3° Le village célèbre en outre à la pagode communale, au printemps et en automne, en l'honneur de ses génies, deux grandes fêtes appelées : *Xuân-Thủ*, la sollicitation du Printemps, et *Thu-7è*, le sacrifice d'Automne.

Les génies des différents pagodons et les fondateurs des clans familiaux sont invités à ces deux fêtes de la manière suivante : on organise chaque fois un cortège composé de ceux qui ont un titre mandarin, de notables, de *miễn-sai*, de *miễn-diêu* (1), de corvéables portant des drapeaux, des parasols, un gong, un tam-tam, et d'hommes en costume de fête.

Ce cortège avance au son de la musique, fait le tour du village, entre successivement dans toutes les pagodes, pagodons et maisons de culte, suivant le rang et le grade de chaque génie, invite les génies à le suivre à la maison commune où a lieu la fête, et va chercher à la pagode bouddhique leur brevet royal qu'on dépose entre le brûle-parfums et deux chandeliers allumés sur l'autel-brancard pavoisé qui précède le cortège, et on l'apporte solennellement à la pagode communale pour le sacrifice.

A. - *La fête Xuân-Thủ*. - Elle a lieu le 7^e jour du 1^{er} mois lunaire ; c'est la sollicitation du Printemps, par laquelle le village demande à ses génies de lui accorder la paix pour toute l'année.

On appelle aussi cette fête : *Khai-Hạ*, c'est-à-dire la fête où l'on abat les perches de bambou plantées devant les maisons privées, les pagodes et maisons de culte à l'occasion du premier jour de l'an.

Les habitants du village croient que ces perches de bambou ont la vertu d'empêcher les démons d'entrer dans les maisons et de leur nuire.

Un cérémoniaire vêtu du grand habit de cérémonie, ordonne d'allumer les bâtonnets d'encens, de sonner trois roulements de gong et de tam-tam, de jouer de la flûte, et il invite cinq notables du village à faire quatre prosternations, *lay*, devant les autels. Il leur dit ensuite de s'agenouiller pendant que des *gia-lẽ* versent le vin. Après quoi, chaque notable fait deux prosternations, puis le

(1) Ce sont les citoyens exempts soit d'impôt, soit de corvées.

cérémoniaire lit l'acte d'offrande. Après cela on verse deux fois du vin, puis les notables font chacun deux prosternations et se retirent près des colonnes de la pagode ; alors les mandarins du village font quatre prosternations, ainsi que tous les notables. Devant l'autel du milieu, le premier dignitaire du village, Ông Thú-Chí, et, à ses côtés aux autels voisins, les deus notables qui sont après lui, et deux chefs de famille aux autels des fondateurs de clans familiaux, après avoir salué, se tiennent debout un moment les bras croisés, puis ils font encore quatre prosternations et ensuite ils se retirent.

Les offrandes du sacrifice sont un porc et du riz gluant, qu'on place avant la cérémonie sur l'autel du milieu pour les offrir aux génies, et que les assistants mangent tous ensemble avant de se retirer.

B. - *La fête Thu-Tè*. - C'est la fête du sacrifice d'Automne, on la célèbre le 15^e jour du 7^e mois. A 7 heures du matin, le village y convoque le peuple par trois roulements de gong et de tam-tam et assigne à chacun sa part de travail.

Un cortège, organisé comme il a été dit plus haut, invite les génies du village à venir prendre part à la fête et va chercher solennellement à la pagode bouddhique les brevets royaux.

Une fois reçu à la maison commune, le coffret qui les contient est déposé sur l'autel du milieu, où il y a un brûle-parfums, un plateau de papier votif, des régimes de bananes, un vase à fleurs, de l'arec, du bétel, une tasse pour l'alcool, et aux extrémités deux cigognes en bois plantées sur des tortues.

Dans la cour sont fixés des drapeaux, et d'un côté un tam-tam et de l'autre un gong.

Vers 1 heure de l'après-midi, a lieu la cérémonie, *Yên-Vị*, en l'honneur des génies pour demander la paix; c'est la mise en fuite des esprits des épidémies.

Voici comment elle se pratique : on frappe d'abord trois roulements de tam-tam et de gong, puis, tandis qu'un groupe de musiciens joue et qu'on brûle des pétards, cinq notables vêtus du grand habit bleu de cérémonie font cinq prosternations devant les autels, un notable devant chaque autel, après quoi ils se retirent.

Cinq corvéables élèvent ensuite une tente dans la cour, pour l'offrande du potage aux âmes du village qui n'ont personne pour s'occuper d'elles, et trois hommes du peuple égorgent un porc et préparent du riz gluant, du papier votif, des bougies, des bâtonnets d'encens, de l'alcool de riz, des noix d'arec, des feuilles de bétel, des

bananes, des pétards, des fleurs, des galettes, des grains de riz grillé et coloré, et une petite barque en papier à la forme de dragon, dans laquelle sont fixés des drapeaux et des parasols.

Lorsque tout est prêt, le maître de l'assemblée, Ông Hội-Chú, revêtu du grand habit bleu de cérémonie, leur offre le potage et le porc devant la maison commune, et implore les mauvais esprits, les invitant à quitter le village.

On brûle ensuite les papiers votifs d'or et d'argent, et on lance sur la rivière la barque dragon, afin que les génies malfaisants, les *mà* qui y ont pris place, quittent le village.

Après cela, cinq corvéables égorgent aussitôt un autre porc et cuisent du riz gluant pour sacrifier en dernier lieu à minuit, à tous les génies du village, aux *thần*, lesquels, dit-on, n'osent pas venir manger pendant le jour.

Ce sacrifice n'a rien de particulier qui le différencie des sacrifices ordinaires, mais lorsqu'il est achevé, le village reconduit solennellement les génies dans les divers pagodons, et reporte de même les brevets royaux à la pagode bouddhique ; puis, tous se réunissent à la maison commune pour manger le porc, et le repas terminé, la fête *Thu-Tê* l'étant aussi, tous se retirent.

Le recours aux génies. — En temps d'épidémie et d'épizootie, le village s'adresse à ses génies protecteurs pour leur demander secours et protection, tant il a confiance en leur puissance.

Au début de l'épizootie de 1931, il se procura de l'alcool de riz, de l'arec, du bétel et du papier votif d'or et d'argent, et alla les offrir à ses génies protecteurs dans la pagode communale.

Ce fut Ông Hội-Chú qui leur en fit l'offrande en leur demandant de leur accorder la paix dans le village et de ne pas permettre aux diables de prendre leurs buffles qui n'en crevèrent pas moins près de la moitié.

L'épizootie une fois terminée, le village remercia ses génies protecteurs de l'avoir secouru, et le 15 de la deuxième lune, il leur offrit un coq en action de grâces, parce que tous ses buffles n'étaient pas crevés.

De leur côté, les deux associations de corvéables du village, *hai râu làng*, leur offrirent un cochon en signe de gratitude. Un *viên quan*, notable ayant un titre mandarinal, revêtu du grand habit bleu, l'offrit solennellement aux génies protecteurs, et la cérémonie terminée ils mangèrent les offrandes tous ensemble.

* *

III. - LE TERTRE, TOMBEAU DES AMES ABANDONNÉES

C'est une construction rectangulaire en maçonnerie, avec un mur d'enceinte, trois autels, deux plates-formes, et une niche au sommet pour abriter le brûle-parfums.

D'après la croyance annamite, ces âmes abandonnées, *Âm-Hôn*, auxquelles on élève ces tombeaux, *Cô-Mô*, sont des âmes humaines qui sont devenues méchantes et nuisent aux hommes, parce que personne ne pense à leur faire les offrandes de nourriture dont elles ont besoin. A cause de cela, elles sont condamnées à errer à l'aventure, à la recherche d'un repas, d'un bâtonnet d'encens, d'un habit en papier, d'une marque d'affection et de respect ; ce qu'on ne leur donne pas de bon gré, elles tâchent de se le procurer par la crainte, en faisant du mal aux hommes.

Sacrifices. - Pour leur venir en aide, le village célèbre deux fêtes appelées *Táo-Mô*, *Đám Chay*.

1° *La fête Táo-Mô.* - Elle a lieu chaque année le 15^e jour du 2^e mois, à l'occasion du grattage des tombeaux.

Ce jour là, le village rend un culte à ces âmes, en leur offrant par pitié un copieux repas composé d'un cochon cuit, de riz gluant, d'arec, de bétel, d'alcool de riz, de thé, de bananes, avec des bâtonnets d'encens, du bois odoriférant, *tràm*, et des pétards.

Ce sont les trois chefs de clans familiaux qui l'offrent, en faisant quatre prosternations. Un cérémoniaire, *Văn-lễ*, lit un acte d'offrande et la lecture terminée, les trois chefs font encore quatre prosternations, on brûle ensuite les papiers votifs d'or et d'argent, et tout le monde va festoyer et manger le cochon à la maison de réunion du village.

2° *La fête Dám Chay.* - C'est un grand jeûne, une cérémonie expiatoire, appelée aussi *Lễ lớn*, la grande fête, qui revient tous les six ans, et dure deux jours, le 16 et 17 du 2^e mois lunaire.

Tout le village y prend part, même les femmes qui y participent avec ferveur, car ces âmes que l'on secourt sont sans doute, pensent-ils, celles de leurs parents et de leurs frères, ce qui les pousse à leur témoigner un respect et une affection qu'on ne remarque jamais dans les autres fêtes.

Le 16, de grand matin, le gong résonne, appelant tout le village à la maison commune, *đình*, où chacun reçoit sa part de travail, puis, les uns vont ratisser les tombeaux, tandis que les autres corvéables s'occupent avec des notables de l'ornementation des autels du tertre, abrité pour la circonstance par une grande paillotte récemment construite, et préparent les offrandes pour la cérémonie de midi : un porc qu'ils égorgent, et du riz gluant qu'ils cuisent à la vapeur.

Décoration du tertre ou tombeau. - Les trois autels en maçonnerie sont recouverts d'une teinture de couleur rouge, on y dépose un *tam-sư* en cuivre, c'est-à-dire un brûle-parfums et deux chandeliers, avec deux plateaux en bois, laqués de rouge, contenant du papier votif d'or et d'argent, des régimes de bananes mûres et un vase à fleurs.

De chaque côté de l'autel est placé un plateau de papier d'or et d'argent, sur lequel est posée une tour en papier colorié de 1 m. 50, pour servir à ces âmes ; c'est le plateau de l'or et de l'argent : *màn vàng bạc*.

Des cassolettes d'encens sont déposées sur les tables du fond et dans la niche principale du milieu ; on place en outre sur les deux tables près de la niche, trois tablettes en papier, représentant les trois fondateurs des clans familiaux du village, avec trois costumes de grands mandarins de la Cour.

De nombreuses lanternes en papier de couleur ou en serre sont attachées sous la toiture, et tout autour, sauf sur le devant, sont suspendues des milliers de feuilles de papier votif.

Devant la paillotte qui abrite le tertre, on a construit une cabane à étage, où l'on place un autel dédié à *Tiêu-Diêng*, le génie qui préside et surveille la fête, il est le maître des âmes qui n'ont ni parents, ni descendance pour s'occuper d'elles.

Son autel, placé en haut, fait face à ceux du tertre, on y suspend son image à la figure noire et menaçante ; il est armé d'une épée et tient un drapeau à la main droite. Chargé de surveiller les âmes étrangères qui viennent y mendier et auxquelles on offre un sacrifice à part dans la cour, sur un autel à côté de la cabane, *Tiêu-Diêng* doit maintenir l'ordre et la concorde entre ces âmes qui viennent de toutes parts, tandis que les âmes originaires du village sont accueillies dans la maison, et surveillées par l'autorité des trois fondateurs de familles, leurs premiers ancêtres.

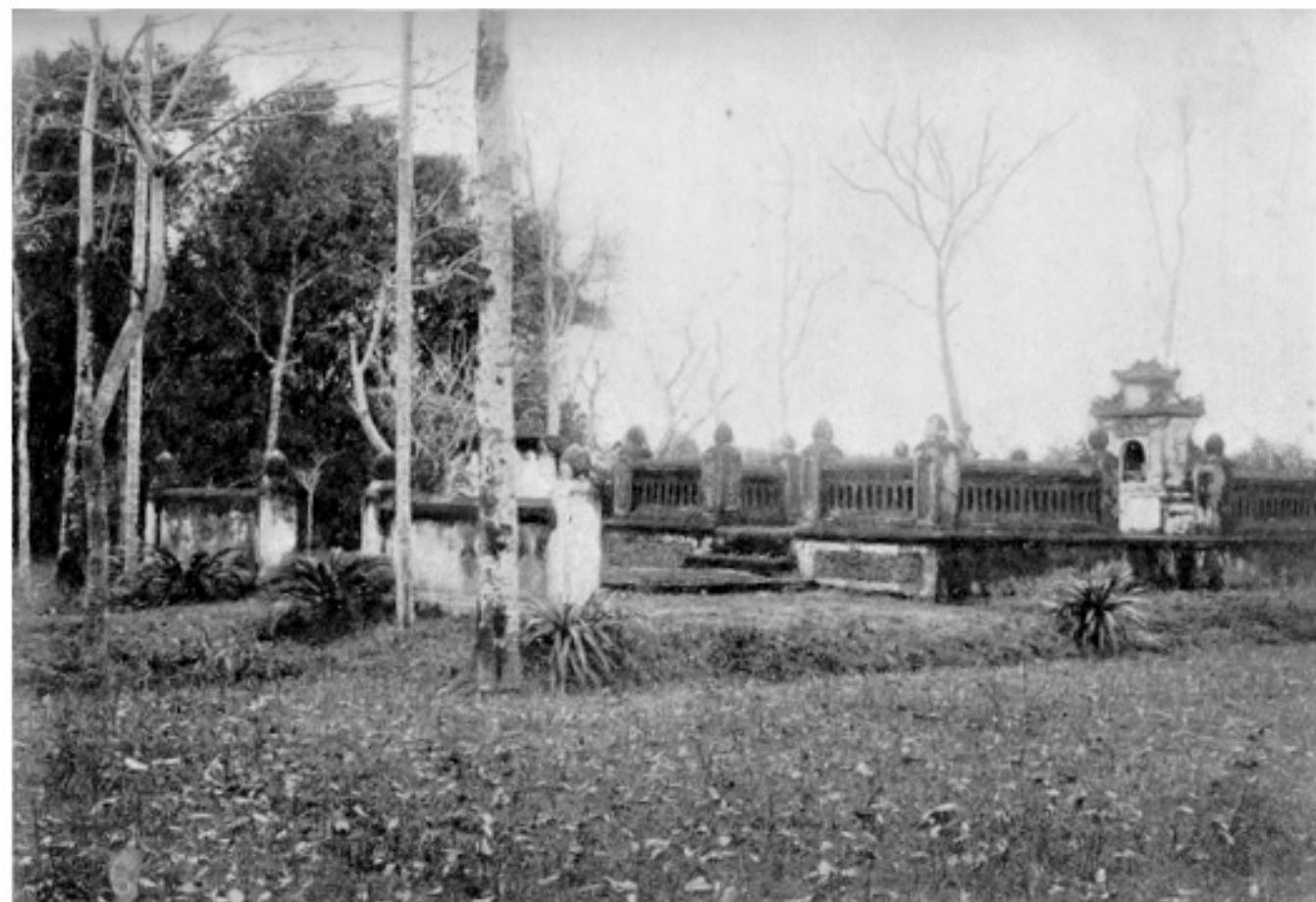


Planche XXXVI. — Terre des Âmes abandonnées, au village de Bắc -Vọng -Đông.

Dans la cour et sur le chemin, on suspend de tous côtés des drapeaux et des lanternes de papier de couleur.

Le ratissage des tombeaux. - C'est l'affaire commune de tout le village à cette occasion. Les vieillards et les gens faibles, armés de coupe-coupe, abattent les arbustes et enlèvent les broussailles, tandis que les *dàn*, les corvéables, sarclent les herbes et surélèvent les tumulus qui sont près de disparaître, tout tombeau qui n'est pas ratissé étant regardé comme abandonné.

Le ratissage une fois terminé, un homme est chargé de piquer sur chaque tombeau une baguette d'encens allumé, à l'effet d'inviter ces morts à venir prendre part au festin, tandis que le gong retentit, appelant au lieu de culte, Cồ-Mộ, pour la cérémonie de midi.

Cérémonie de midi. - Elle consiste en un repas composé de viande de porc et de riz gluant placé sur les plates-formes en maçonnerie, qu'on offre aux âmes abandonnées, le thé est servi dans des jarres, et le riz dans des corbeilles.

Ce repas est appelé ; Cồ-măn, offrandes salées, parce qu'il y a des aliments d'origine animale, par opposition à celui du soir où il n'y en a pas, et c'est en cela que consiste leur jeûne.

Tout le village étant rassemblé, on frappe d'abord trois roulements de gong et de tam-tam, puis, pendant qu'un groupe de musiciens joue, et qu'on brûle des pétards, les trois chefs des clans familiaux, vêtus du grand habit bleu de cérémonie, font quatre prosternations devant l'autel.

Un Văn-lễ, cérémoniaire, lit ensuite un acte d'offrande qui commence ainsi : Aujourd'hui, 16^e jour du 2^e mois lunaire, de la... année de Bão-Đại, le village de Bắc-Vọng-Đông célèbre la fête des âmes abandonnées, qu'il demande tout entier à honorer... Le cérémoniaire termine la lecture de la pièce en leur honneur en énonçant, sur un ton lugubre, les quatre catégories de ces malheureuses qu'il invite à venir y assister : Ames des noyés, âmes des décapités, âmes délaissées, âmes de ceux qui sont morts sur la route, venez, je vous prie, prendre part au festin.

Les trois notables, chefs des clans familiaux, font encore quatre prosternations devant l'autel, et la cérémonie est terminée. On emporte alors les offrandes dans la maison de réunion du village, où les habitants les mangent tous ensemble.

Cérémonie du soir. - Elle a lieu vers 5 heures de l'après-midi, c'est une offrande de gâteaux et de potage sucré, *chè*, donnés, par les riches du village aux âmes abandonnées.

Buddha est invité à présider cette cérémonie, c'est pourquoi à partir de ce moment on n'offre plus d'aliments d'origine animale.

Six bonzes loués par le village y assistent, vêtus d'un grand habit de cotonnade bleue et coiffés d'un chapeau rouge hexagonal, ils prient Buddha de soulager ces pauvres âmes, pendant qu'un dignitaire du village, revêtu du grand habit bleu de cérémonie, offre les présents aux âmes en faisant quatre prosternations devant l'autel.

Le sacrifice pour les âmes étrangères. - C'est le troisième sacrifice de la journée, on l'offre vers minuit, dans une petite case devant l'autel de *Tiêu-Điêng*, leur surveillant.

Comme ces âmes sont malheureuses et très pauvres, elles n'ont pas le droit d'entrer dans la maison principale, et comme elles sont nombreuses et viennent de tous côtés, on ne peut les servir dignement et suffisamment.

On ne leur offre pas un repas proprement dit, mais du riz gluant grillé, et du sel qu'on jette par poignées à la volée partout dans la cour, car on croit qu'elles sont très nombreuses et qu'elles se tiennent partout, et on dit que chaque âme peut à peine en recevoir quelques grains ; on sert encore du potage pour les âmes très vieilles qui n'ont plus de dents et ne peuvent manger du riz.

On leur offre aussi, mais d'une façon particulière, du riz gluant cuit : on en fait des boulettes de la grosseur du gros orteil, sur lesquelles on colle une sapèque et on pique un bâtonnet d'encens allumé. Le supérieur des bonzes prend une de ces boulettes entre ses doigts, l'élève devant ses yeux, récite une courte formule de prière, et la lance en l'air pour la faire tomber dans la foule des spectateurs qui se la disputent en se bousculant et en criant, et on estime heureux celui qui s'en empare, à cause de la vertu qu'elle a de faire peur aux démons ; on en jette ainsi une soixantaine.

Les possesseurs de ces boulettes jettent le riz et la baguette d'encens lorsque la boulette est tombée par terre, sinon ils la mangent et ne gardent que la sapèque, qu'ils font porter à leurs enfants ou portent eux-mêmes à la boutonnière, comme une amulette préservatrice du démon.

Chaque jour, il y a ainsi trois sacrifices, et à chacune de ces cérémonies, les gens du village, même les pauvres et les veuves,



Planche XXXVII. — Temple des deux Génies -Serpents, au village de Bắc -Vọng -Đông.

offrent des présents : du papier votif, des bâtonnets d'encens, du bois parfumé, de l'alcool de riz, des feuilles d'or et d'argent, des bougies, des pétards, de l'arec, du bétel, des gâteaux, des bananes, des fleurs, des fruits, et même de l'argent. Lorsqu'ils offrent leurs présents, ils font quatre prosternations devant chaque autel, et en retour, le village les invite à prendre part au festin. Ces présents couvrent amplement, dit-on, les dépenses occasionnées par la fête. Ils les offrent pour différentes raisons : soit par crainte de la vengeance de ces âmes, soit par pitié pour elles, soit par orgueil, ou pour demander leur protection.

On termine la fête, en brûlant dans une enceinte à part et sous la présidence du supérieur des bonzes, les papiers votifs d'or et d'argent, et tout ce qui a été fabriqué avec du papier, pour que la distribution soit équitable, et qu'ils servent encore à ces Ames.



IV .- LE TERTRE VAN-THÀNH POUR HONORER CONFUCIUS

Il y avait jadis en cet endroit, un temple que le village a enlevé parce qu'on le disait hanté.

Chaque année, on célèbre sur ce tertre, à un jour fixé au choix, une fête en l'honneur du philosophe et moraliste chinois Confucius.

On y élève à cette occasion, une case avec un autel sur lequel sont déposés les offrandes: un porc cuit, un plateau de riz gluant, du papier d'or et d'argent, de l'arec, du bétel, de l'alcool de riz, des bâtonnets d'encens, des fleurs et des bananes. Les lettrés du village, *Khoá-sanh*, commencent par faire quatre prosternations pour témoigner leur reconnaissance à leur maître, dont la morale leur sert en partie de religion. Un de leurs chefs, vêtu du grand habit bleu de cérémonie, s'approche ensuite de l'autel et dit à haute voix au nom de tous: Nous demandons à notre saint maître Confucius de protéger les élèves du village et de les faire réussir aux examens.

Ils font encore tous, quatre prosternations devant l'autel, et la cérémonie étant terminée, ils vont manger le porc dans la maison commune.



V. - LE PAGODON DE THÀNH-HOÀNG

Thành-Hoàng est le génie protecteur de l'Enceinte du village : Bôn-thô Thành-Hoàng ; il est aussi le gardien des habitants, des

biens communaux, des richesses du village ; de là, le dicton populaire : *Dân an vật phú, cộnh ởn Thành-Hoàng phú hộ*, les habitants et les biens du village sont gardés par Thành-Hoàng.

Son pagodon est en maçonnerie sans aucune colonne. Le village l'y honore les trois premiers jours de l'an annamite, *Tết*, le 15^e jour de la première lune, et le 5^e jour de la 5^e lune ; il lui offre un coq, un bol de riz gluant et un habit en papier pour son usage.

Le village donne deux piastres pour ce pagodon, mais le gardien doit procurer les offrandes avec les bâtonnets d'encens à brûler, et offrir les divers sacrifices.



VI. -LE PAGODON DE CAO-CÁC

Cao-Các est le génie du Palais élevé, seigneur du tigre, il est surtout honoré par ceux qui habitent près de la montagne, et très redouté des païens qui vont à la forêt.

Il est fêté le 25^e jour du 12^e mois, le *lễ chạp ông*, et le 7^e jour du 1^{er} mois ; on lui offre un coq cuit, un bol de riz gluant et un costume,

Le 25^e jour du 12^e mois, ils ferment par ces sacrifices les portes de la forêt, et le 7^e jour du, 1^{er} mois, ils ouvrent ces mêmes portes, qui sont au nombre de douze.

Ils ne peuvent aller à la forêt pendant que les portes sont fermées, car le tigre les mangerait, ils citent des faits à l'appui de cette croyance,



VII. - LES DEUX PAGODONS DE LA PRINCESSE NGOC

Ce sont des pagodons de hameaux, situés aux deux extrémités du village, et abrités par de grands arbres, *ficus* et badamiers, au pied desquels les habitants déposent les pots à chaux, *ông-vôi*, et les briques curvilignes du foyer, *ông-núc*, qu'ils vénèrent comme des génies tutélaires.

Ces pagodons sont consacrés au culte de la Dame princesse Perle, Bà Chúa Ngoc, et de ses deux fils : *Cậu-Qui*, la Richesse, et *Cậu-tài*, le Talent.

Les hameaux y célèbrent deux fêtes chaque année, le 15^e jour de la deuxième lune, et le 15^e jour de la huitième, pour lui demander la santé et la prospérité.

Les offrandes de ces sacrifices consistent chaque fois en un porc que les habitants des hameaux mangent ensemble.

* * *

VIII. — LE PAGODON DE TIÊN-SŨ.

Tiên-Sũ est le Maître de jadis, le Patron du métier exercé par le chef de la famille.

Le village célèbre au commencement de l'année, à l'un des trois premiers jours réputés fastes, une fête appelée : **Lễ Tiên-Sũ**, ou **Khai Mỗ**, l'ouverture de la crécelle, pendant laquelle on frappe de la crécelle, pour prévenir que désormais on pourra la frapper.

Avant cette fête, personne dans le village n'a le droit de frapper la crécelle, s'il le fait, il risque d'être sévèrement puni.

Les offrandes sont un coq, du riz gluant, des bananes, du papier votif, de l'alcool, de l'arc et du bétel. On vénère encore dans le pagodon de **Tiên-Sũ** : **Thổ-Công**, le génie du Sol, et **Táo-Quân**, le génie de la Cuisine. Le village demande à ces trois génies d'accorder aux habitants la santé et la paix dans les familles, parce qu'ils sont des dieux lares.

* *

IX. — LE PAGODON DES DEUX GRANDS ESPRITS.

Le culte des deux grands esprits vénérés à **Bắc-Vọng** est très répandu chez les races **Thày** du Tonkin.

On appelle ces deux grands esprits : **Ông Cụt**, le monsieur Court, et **Ông Dài**, le monsieur Long. C'est pour cette raison que ce pagodon est appelé : le pagodon des deux messieurs.

Ils étaient jadis personnifiés par deux gros serpents, dont l'un, qui avait la queue coupée, représentait **Ông Cụt**, et l'autre, **Ông Dài**.

On raconte que leurs prodiges les faisaient respecter par tout le monde, à tel point que personne n'osait passer devant ce pagodon, et si la nécessité y obligeait, on devait en demander, la permission aux génies, et on ne passait qu'en baissant la tête. On y demandait avec efficacité la pluie et le beau temps.

Aujourd'hui, les serpents n'y sont plus, parce que les deux esprits s'en sont allés à cause d'un mendiant, qui est venu mourir dans le pagodon et l'a souillé. Malgré cela, on y demande encore, par ordre

de l'État, la pluie et le beau temps, mais des faveurs sont rarement accordées.

Aux 5^e et 6^e mois, lorsqu'il y a sécheresse, le Quan **Huyên**, sous-préfet de la région, ordonne au village d'aller prier à ce pagodon pour demander la pluie : **Đào-Vú**, et lui-même ou son envoyé vient y offrir des bananes, des fleurs, des bâtonnets d'encens, du papier votif, de l'arc, du bétel et de l'alcool de riz, après avoir jeûné (1).

Le village porte des drapeaux, frappe le tambour, un groupe de musiciens joue, et le mandarin fait d'abord quatre prosternations jusqu'à terre, puis il se lève, verse du vin pour l'offrande et se prosterne encore quatre fois, pour supplier les deux grands esprits.

Cette demande de la pluie dure trois jours, on sacrifie de la sorte chaque jour, le matin, à midi, le soir, et encore au milieu de la nuit, Lorsque la pluie vient à tomber sur ces entrefaites, le village reçoit une récompense du Gouvernement.



X. - LA PAGODE DE LA DAME AUX FILS DE SOIE.

C'est la pagode la plus renommée du village, et cette dame est ainsi appelée parce que c'était une marchande de fils de soie. Elle habitait dans un sampan, voilà pourquoi dans sa maison de culte, on a placé un petit sampan en bois sur son autel.

Dans sa fuite sur la lagune de **Thuận-An**, le roi **Nguyễn**, n'ayant plus de lanières de rames, rencontre le sampan de cette dame qui lui offrit des fils de soie en guise de lanières. Le roi en fut tout heureux, et promit de lui donner en possession la partie de la lagune que parcourrait sa barque avec ces lanières de fils. Aujourd'hui encore, un lot de pêcheurie porte le nom de *Trộ bả mía*, la pêcheurie des restes de canne à sucre, parce que la barque royale s'était arrêtée là pour manger de la canne à sucre, et y avait jeté les restes.

(1) Ce jeûne consiste à s'abstenir de nourriture d'origine animale, de vin et de plantes à odeur et saveur fortes.

Cette Dame, dont on ignore le nom et le village, est, d'après les brevets royaux de la famille **Trần**, de laquelle le village de **Bắc-Vọng** a reçu la pêcherie de Tam-Gang (1).

Comme témoignage de gratitude ; les rois lui ont donné deux plaques mandarinales en or, *bài vàng*, en forme de cœur, et au moins cinq brevets qui lui confèrent des dignités, et le village lui rend un culte deux fois par an, les 11^e et 12^e jours du 1^{er} mois et l'anniversaire de sa mort, qui le 18^e jour du 5^e mois.

1° - *Le sacrifice Minh-Niên de la Nouvelle Année.*

Cette fête a lieu les 11^e et 12^e jours du premier mois lunaire, le village offre à la Dame aux Fils de soie un bœuf, un porc, un bouc ou un canard, de la manière suivante :

Le 11 au matin, des drapeaux sont hissés devant le temple de la dame et plantés dans la cour.

Vers 2 heures de l'après-midi, les notables et les corvéables du village s'y réunissent et offrent à la Dame l'alcool de riz et le bétel, c'est l'annonce de la fête.

A huit heures du soir, le crieur public parcourt le village en frappant le gong, et il invite à haute voix le village à assister au sacrifice : « Je m'adresse au village avec respect et je l'invite à venir sacrifier au temple de la Dame lorsqu'il entendra frapper le gong au milieu de la nuit. »

A l'heure fixée, le premier notable du village, **Ông Thủ-Chí**, revêtu du grand habit bleu de cérémonie, offre le sacrifice sous la

(1) *Les Biographies, Đại-Namliệt-truyện-tiến-biên*, livre 3, folio 3, donnent un fait semblable: Lorsque **Nguyễn-Hoàng**, le premier des Seigneurs de Hué, s'enfuit du Tonkin, en 1600, les partisans du prince, arrivés à Thân-Phù, se trouvèrent, à un moment, serrés de près par les troupes du Seigneur du Tonkin qui les poursuivaient. **Ư-Kỷ**, oncle de **Nguyễn-Hoàng**, donna l'ordre de ramer avec vigueur. Les liens des rames se rompirent. Heureusement, une femme de la sous-préfecture de An-Mô, nommée **Phạm-Thị-Công**, offrit à **Nguyễn-Hoàng** une corbeille de soie non tissée : on en fit des liens pour les rames, et les troupes du prince purent échapper à leurs ennemis (Voir : *Le Mur de Đông-Hới*, par L. CADIERE, p. 25). Bien que le nom de famille ne concorde pas, c'est sans doute cette **Phạm-Thị-Công** qui est vénérée au village de **Bắc-Vọng-Đông**. Elle dut suivre les troupes de **Nguyễn-Hoàng**, et s'établir dans les états du nouveau Seigneur, qui la récompensa en lui donnant le droit de pêche dans la lagune Ouest de Hué.

direction d'un cérémoniaire, *Văn-lễ*, qui se tient à ses côtés, revêtu aussis du grand habit bleu, et lui indique ainsi à haute voix ce qu'il doit faire : Mandarin grand sacrificateur, saluez quatre fois la Dame génie. Puis : Mettez-vous à genoux. Il répète ensuite trois fois : Versez le vin, dont on remplit de fait en trois fois une petite tasse. Le cérémoniaire reprend en suite : Levez-vous, et saluez quatre fois la Dame pour la remercier. Puis il ajoute : Brûlez tous les papiers votifs d'or et d'argent, et tous les objets en papier, pour que la Dame les emporte et s'en serve. Et la fête prend fin.

2 ° - *La Fête Kỵ-Cúng du 18^e jour du 5^e mois lunaire.*

C'est la fête anniversaire de la mort de la Dame aux Fils de soie. On la célèbre chaque année dans son temple, et pour plus de solennité, tous les six ans, dans le temple, et par devant, sur la rivière Bồ-Giang, par le concours des sampans qui a lieu en son honneur. C'est alors une très grande fête, avec théâtre, qui attire beaucoup, de monde. On dit que, cette année-là, la pêche est fructueuse.

Dès la veille, le village termine les préparatifs et l'ornementation du temple et des autels. Des corvéables ratissent la cour, y répandent du sable fin, et l'ornent de banderoles et de fausses-armes; des drapeaux sont plantés çà et là devant le temple, le tam-tam et la cloche annamite placés à l'entrée de la cour dans les deux coins. Un bœuf et un porc ont été achetés pour le sacrifice, on y ajoute du riz gluant avec du papier votif, du vin de riz, de l'arec, du bétel, des chandelles, des vases à fleurs, un brûle-parfums, une tasse d'eau et deux services pour l'alcool de riz et le thé.

La cérémonie Tiên-Thường. - Vers 8 heures du soir, lorsque tout est prêt dans le temple de la Dame, le village : mandarins, notables et peuple, s'y réunit pour la première cérémonie appelée *Tiên-Thường*, qui est l'annonce de la fête à la Dame.

Les employés, vêtus d'habits noirs avec le turban de même couleur, s'acquittent de leur office avec grand respect; les uns allument les lampes, les chandelles, les bâtonnets d'encens, et l'encens dans le brûle-parfums.

D'autres, aux coins de la cour, frappent le tam-tam et la cloche tandis que crépitent les pétards. Près du tam-tam, se tient un groupe de musiciens pour réjouir la fête.



Planche XXXVIII. — Temple de la Dame aux Fils de soie, au village de Bắc-Vọng-Đông.

Quatre **Văn-lễ**, vêtus de leurs grands habits de cérémonie, d'un bleu clair, à larges manches, et coiffés d'un chapeau lobé à la forme de couronne, s'occupent de la direction de la fête : le premier dirige les cérémonies en indiquant à haute voix ce qui doit être exécuté et la manière dont les officiants doivent l'accomplir ; le second est chargé de prononcer l'éloge de la Dame, et les deux autres de lui offrir le vin.

Tous ceux qui remplissent un office quelconque exécutent ponctuellement et minutieusement les ordres du **Văn-lễ** chargé de la direction des cérémonies.

Lorsque les mandarins et les notables du village sont entrés dans le temple, trois notables qui ont le titre de **Viên-Quan**, revêtus de leurs grands habits de cérémonie, font, sur l'ordre du **Văn-lễ**, directeur de la fête, trois grandes prosternations devant les autels de la Dame, une au milieu et deux aux bas côtés.

Tout le village salue la Dame à leur suite, mandarins et notables en tête. Ils font chacun quatre prosternations les uns après les autres.

Cette cérémonie dure environ une heure. Lorsqu'elle est terminée, ils se réunissent tous à la maison commune du village, sauf les gardiens et ceux qui, sont chargés de préparer la deuxième cérémonie.

Le **Văn-lễ**, qui doit prononcer l'acte d'offrande, écrit alors cette pièce qui est toujours la même, et la dépose ensuite sur un étagère, *bàn*, placé près du grand autel laqué rouge et or, tandis que des corvéables tuent le porc, rôtissent le bœuf et cuisent le riz gluant.

La cérémonie Chánh-Tề. - Elle est le principal sacrifice de la fête, le sacrifice de la nuit. A l'heure « de la souris », à minuit, le village célèbre cette deuxième cérémonie. Elle ressemble beaucoup à la première, mais elle est plus importante ; c'est la cérémonie des offrandes, le sacrifice à la Dame.

Un notable qui a le titre de *Trùm*, frappe un roulement de gong, puis trois coups à la fin, et aussitôt, tout le village, mandarins, notables et peuple se hâte d'arriver.

Deux hommes portent derrière l'autel du milieu sur lequel est la tablette de la Dame, un lit en bambou où sont placés le bœuf rôti qui avance la tête, et un porc cuit, bien propre avec les entrailles lavées, qui avance comme le bœuf la tête vers l'autel. Sur la tête des victimes, un morceau de graisse et de sang bien cuit, et entre les deux, un coutelas de cuisine et une assiette avec du sel.

Sur les autres tables servant d'autel ; des plateaux de riz gluant et de viande de porc.....

On allume les chandelles, et les mandarins, les Viên-Quan et les notables entrent dans le temple, tandis que le peuple se tient debout au dehors.

Trois notables, vêtus du grand habit bleu de cérémonie, commencent leur office de sacrificateurs, par quatre prosternations à la tablette de la Dame. Puis, sur l'ordre du cérémoniaire, Gia-Lễ, ils s'agenouillent sur le parquet, et mettent du bois parfumé, *trâm*, dans le brûle-parfums allumé.

A un nouvel ordre du même, ils se lèvent et se tiennent debout sans rien dire, pendant qu'un Vãn-lễ, échanson de la Dame, lui verse du vin dans une tasse à chacun des trois autels ; après, les trois notables sacrificateurs lui font chacun deux prosternations en signe d'offrande.

Le Gia-lễ ordonne ensuite aux trois sacrificateurs et au Vãn-lễ qui doit prononcer le discours en l'honneur de la Dame de se mettre à genoux : Mettez-vous à genoux, et écoutez la lecture de la poésie de la Dame. Cette poésie fait son éloge en racontant le service qu'elle rendit au roi.

Le Vãn-lễ prononce le discours sur un ton chantant, et tous l'écoutent en silence. Ce discours est toujours le même, on ne le lit qu'une fois l'an en ce sacrifice anniversaire de sa mort, en voici la traduction :

« Nous félicitons respectueusement la Vénérable Dame, Sœur aînée du Royaume, Sainte Mère, qui a montré à l'égard du Souverain un mérite éclatant, merveilleuse Protectrice, véritable Génie ; qui a reçu par décret les titres de Pure et Tranquille, Secours et Gardienne lors de la fondation du Royaume ; qui a été élevée de nouveau par les titres de Majestueuse et Bonne, de la classe moyenne des Génies vénérables, qui est descendue comme un Génie et s'est développée d'une façon parfaite, escortant les Saints et semblable à eux, offrant son aide au temps de l'épreuve, au moyen d'un écheveau de fils de soie; simple femme, mais pleine de courage, dont le mérite éminent est gravé sur deux tablettes d'or ; simple jeune fille, mais l'égale d'un Serviteur méritant; qui, en plus des récompenses normales, a reçu en propriété la lagune Tam-Giang, dont la jouissance heureuse s'étendra dans la suite à cent générations.

« A l'occasion du jour anniversaire (ou du commencement de l'année) nous présentons ces viandes, ce riz gluant, offrandes pures,



Planche XXXIX. — Un Văn-lễ, cérémoniaire, au village de Bắc-Vọng-Đông.

pur manifester notre reconnaissance profonde. Les poissons, les tortues, voyant cela, manifesteront leur joie, avec quelle ardeur ! Et ainsi nous jouirons avec abondance des bienfaisantes faveurs de la Vénérable Dame.

« Tel est en bref notre annonce ! » (1)

Après la lecture, tous se lèvent. Un **Văn-lễ** verse trois fois du vin à la Dame, et après chaque libation les trois sacrificateurs lui font deux prosternations.

Les sacrificateurs sortent ensuite, et les mandarins, les **Viên-Quan** et les notables viennent faire chacun quatre prosternations devant la tablette de la Dame.

Quand ils ont fini, le **Gia-Lê** dit à haute voix : Servez le thé à la Dame. Puis il ajoute : Mandarins sacrificateurs, saluez trois fois la Dame pour la remercier.

Les trois notables qui ont rempli l'office de sacrificateurs entrent dans le temple et font trois prosternations à la Dame, pendant qu'un **Văn-lễ** brûle du papier votif d'or et d'argent pour l'usage de la Dame.

Le sacrifice de nuit est terminé, les notables et le **Văn-lễ** quittent leurs habits de cérémonie et s'assoient en dehors du temple. On leur apporte le vin et l'arec qui ont été offerts à la Dame ; ils boivent ce vin et mangent le bétel ensemble.

On porte ensuite le bœuf rôti, le porc et le riz gluant dans la maison du gardien, et on les partage entre **Bắc-Vọng-Đông**, **Bắc-Vọng-Tây** et **Hà-Lang**, qui tous ont des pêcheries à **Tam-Giang** et formaient jadis un seul et même village ; chacun prend sa part et l'emporte à la maison commune où ils la mangent ensemble.

Le concours des sampans : Lễ đua trãi. - Dès l'aurore du 18^e jour, on prépare un autel sous la tente devant la porte extérieure du temple, pour que la Dame aux Fils de soie y prenne place et voit la course des sampans organisée en son honneur.

(1) Texte de l'invocation : 恭惟
尊妃國姊聖母娘娘陳進功勳神候正神敕封齋靜翊保
中興加贈莊徵中尊等尊神降神毓秀扈聖同參濟艱危於
絲線一婁人而豪傑銘履樂績於之金牌也兩面女子蒙襄
酬勳之典有諱勝不勝見與歌於物此是潔式賴尊妃之嘉
忱也謹告

Sur cet autel, sont placé deux chandeliers, des vases à fleurs, des bananes, du papier votif, de l'arc, du bétel, une tasse à eau et une tasse à vin, et au milieu, par derrière, la cassolette de la Dame et un brûle-parfums sur le devant.

En bas, près de l'autel, est un plancher réservé aux mandarins, aux notables et aux musiciens, on y frappe le tam-tam et on y joue des airs joyeux pour égayer la fête. Devant le débarcadère, sont hissés en signe de réjouissance des drapeaux de toute sorte.

Un autre autel en l'honneur de la Dame aux Fils de soie, est élevé de l'autre côté de la rivière, sur deux barques attachées ensemble. Il se compose d'une table encadrée de tentures et de stores rouges, sur lesquels sont brodés des caractères dorés et de couleurs voyantes. Sur cette table, on a déposé deux chandeliers, deux brûle-parfums contenant l'un du bois parfumé d'aloès, *trâm*, l'autre de l'encens, une boîte à bétel, une tasse d'eau pour se rincer la bouche, du papier votif d'or et d'argent, un plateau de bananes, un vase à fleurs et une tasse avec du vin, le tout pour le service et l'usage de la Dame.

Avant la course des sampans, le premier du village, Ông Thủ-Chí, vêtu du grand habit de cérémonie et suivi de trois corvéables désignés à cet effet, va au temple de la Dame et lui fait quatre prosternations et trois saluts devant sa tablette, pour l'inviter à passer sur l'autel qui lui a été préparé sur les barques.

Deux suivants de l'Ông Thủ-Chí prennent les deux grands parasols de couleur jaune, le troisième prépare une cassolette d'encens. *lu-huong*, qui représente la Dame ; et ils la conduisent ainsi avec respect et cérémonie de l'autre côté de la rivière.

Ils déposent la cassolette sur l'autel, et y fixent les deux parasols : aux quatre coins, se tiennent quatre *miễn-nhiều*, exempts d'impôt qui en ont la garde et sont chargés d'assister la Dame ; deux vieillards, notables du village, s'occupent de faire brûler de l'encens et du bois parfumé,

A 6 heures du matin, le chemin devant le temple de la Dame, et les trois côtés de la rivière qui se bifurque à cet endroit sont pleins de monde venu d'un peu partout, et de nombreux sampans se pressent les uns à côté des autres. Ce jour-là, il y a foule à Bắc-Vọng-Đông.

Le concours des sampans commence à 7 heures et dure jusqu'à 3 heures du soir, avec une interruption d'une heure à midi.

Un notable, *Viễn-Quan*, est désigné pour frapper le tam-tam et donner le signal du départ.

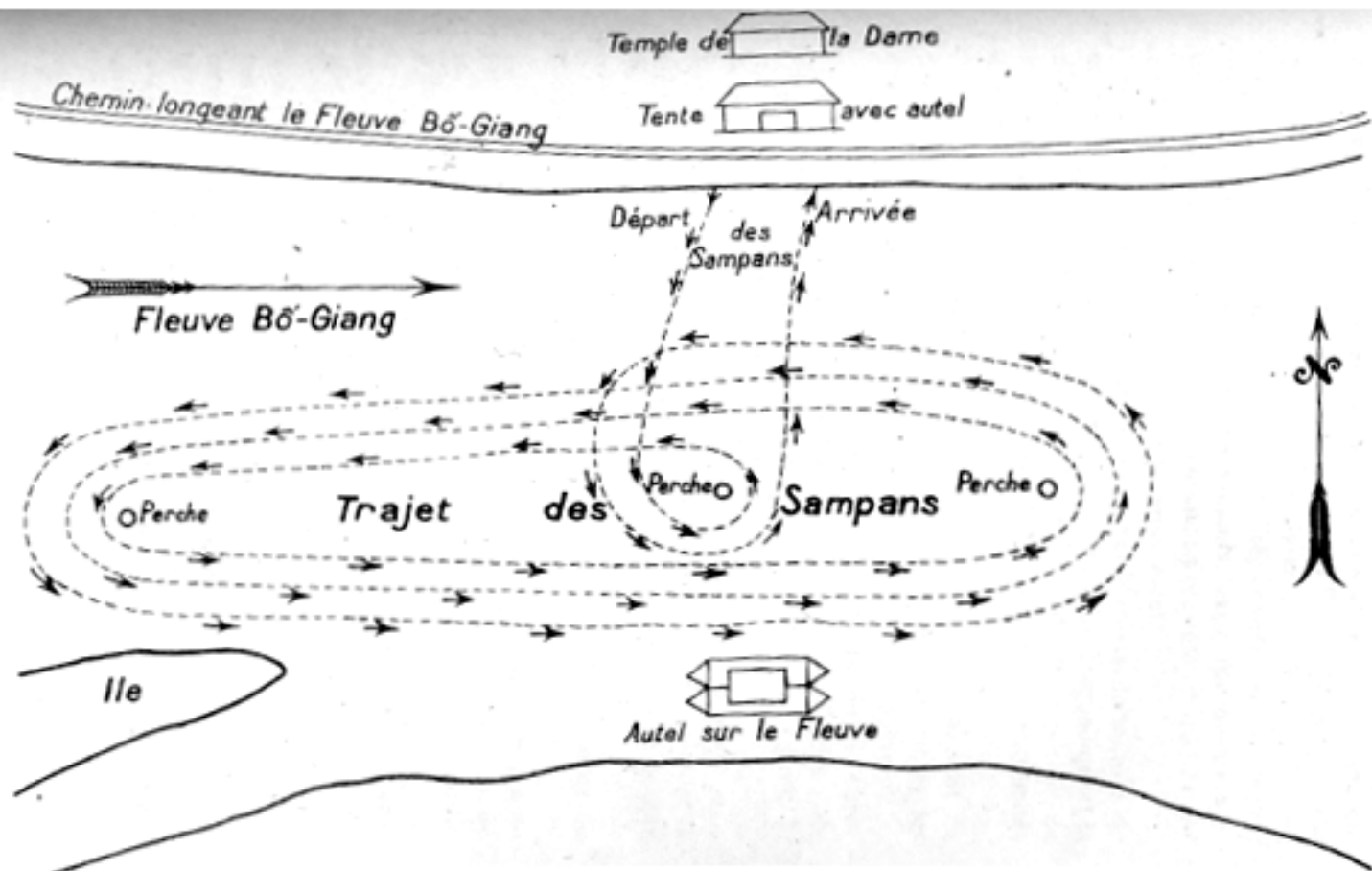


Planche XL. — Trajet des Joutes nautiques au village de Bắc-Vọng-Đông.

Sept sampans rangés de front, montés chacun par une vingtaine de rameurs, attendent le signal, pendant que les pilotes se tiennent debout devant l'autel élevé sous la tente. Au signal du départ, donné par un roulement et trois coups de tam-tam, les pilotes s'élancent dans les sampans avec beaucoup d'agilité, et tandis qu'ils dirigent leurs barques avec dextérité, les rameurs, assis sur deux rangs, payent de toutes leurs forces en chantant à tue-tête : *la hè ! la hè !* pour ramer à l'unisson et accélérer le mouvement.

Les sept sampans luttent de vitesse, sous les yeux de milliers de spectateurs. Trois perches plantées dans la rivière leur indiquent la distance à parcourir ; ils tournent d'abord au tour de la perche du milieu, puis vont contourner par trois fois les perches des extrémités distantes l'une de l'autre d'environ 350 mètres.

Il y a en tout douze concours de trois tours chacun, soit un parcours de deux kilomètres pour chaque concours, mais seuls les quatre sampans arrivés les premiers reçoivent une récompense.

Pour prix du premier concours, le village donne du vin, de l'arc et du bétel. Pour les dix concours suivants, il leur distribue de l'argent ; le premier prix est de 4 \$ 00, le second de 3 \$ 00, le troisième de 2 \$ 00 et le quatrième d'une piastre.

Ce sont les chefs des sampans qui touchent cet argent, mais auparavant les quatre pilotes qui ont gagné les prix, montent à terre avec leur rame et font deux prosternations devant le temple de la Dame.

En dehors des autres dépenses de la fête, c'est une somme de 100\$00 que le village affecte tous les six ans pour ces régates.

Pour le douzième et dernier concours, le village ne donne pas de piastres, mais quatre drapeaux, en récompense : deux drapeaux de soie rouge ordinaire, et deux drapeaux de *hàng* rouge, ou soie à fleurs.

Les rameurs fixent ces drapeaux au gouvernail de leurs barques, et s'en retournent tout joyeux, en ramant avec force et en chantant : *la hè ! la hè !*

La cérémonie de remerciement: Lễ tạ. - Après le départ des sampans, **Bắc-Vọng-Đông** et **Bắc-Vọng-Tây** célèbrent la dernière cérémonie de la fête, **Lễ tạ**, c'est la cérémonie de remerciement à la Dame aux Fils de soie.

On reporte d'abord dans le temple tous les objets dont on s'est servi, et on rend aux particuliers ceux qu'on leur avait empruntés.

Cette cérémonie, **Lễ tạ**, est pareille en tout à celle de la nuit, sauf qu'il n'y a pas de bœuf. Les deux villages remercient la Dame en lui offrant un porc cuit et du riz gluant :

Ces offrandes sont ensuite portées dans les maisons communes des deux villages, où les notables seuls les mangent.

A la fin de la cérémonie, les trois notables qui ont rempli l'office de sacrificateurs, font quatre prosternations devant la tablette de la Dame, et la fête étant terminée, tous s'en retournent contents d'avoir rendu leur culte à la Dame aux Fils de soie, leur bienfaitrice.

Ils croient en effet qu'il est absolument nécessaire de célébrer cette fête en son honneur et craignent, s'ils y manquent, que la Dame ne les punisse et qu'il n'y ait pas de poissons dans les pêcheries.

3^o — *La fête pour demander du poisson, Cầu ngư.*

En outre, il y a, en l'honneur de la Dame aux Fils de soie, une fête annuelle.

Depuis longtemps le village a élevé à cette Dame, sur le bord de la lagune Ouest de Hué, un autre pagodon en tuiles, où chaque année les pêcheurs de **Bác-Vọng** se réunissent au 4^e mois, pour y célébrer en son honneur la fête **Cầu ngư**, la demande du poisson.

Le calendrier est consulté, et le jour faste une fois trouvé, les pêcheurs demandent par écrit aux notables du village, de leur envoyer un président, qui est ordinairement le chef de la société chargé de faire les prosternations à Buddha. Il faut qu'il soit âgé, même vieux, pour servir dignement, car il est seul chargé de ce culte.

Lorsque les offrandes, porc cuit et riz gluant, ont été placées sur l'autel, et que les bougies et l'encens sont allumés, une barque sur laquelle est dressé un petit autel, va au milieu de la lagune pour inviter la défunte Dame, personnifiée par une tablette placée sur cet autel, à venir prendre part au festin.

Le président, **Ông Hội-Chủ**, vêtu du grand habit de cérémonie, à genoux devant l'autel, prie et se prosterne de temps en temps, tandis qu'un sorcier debout à ses côtés récite des prières à haute voix, en frappant sur un petit gong en cuivre et une petite crécelle pour appeler la défunte. Pendant ce temps, de nombreux petits sampans font mille tours à cet endroit de la lagune, pour aller à la recherche de cette âme qui s'y aventure, et on termine la fête d'invitation en brûlant du papier votif d'or et d'argent.



Planche XLI. — Maison de culte familial de la famille Hoàng, au village de Bắc -Vọng -Đông.

La barque regagne alors le bord, où cinq ou six pêcheurs marchant à la file, portent sur leur tête une banderole de coton rose, longue de 4 ou 5 mètres, sorte de pont portatif, sur lequel on a placé la tablette qui était sur l'autel de la barque.

Arrivés près du pagodon, le président, *Hội-Chủ*, prend respectueusement la tablette avec ses deux mains et va la déposer sur son propre autel, tandis qu'un autre vieux pêcheur depuis longtemps exercé, sautille autour en frappant des mains, et en criant à tue-tête : *Mừng bà, Mừng bà*, Joyeux salut à la Dame! Joyeux salut à la Dame !

Pendant qu'il chante et danse, on lui fait avaler trois gros morceaux de viande et une tasse d'alcool de riz pris sur les offrandes, pour prouver à la Dame que ces offrandes ne sont pas empoisonnées, car elle, elle est morte d'empoisonnement.

Les offrandes sont placées sur deux tables devant le pagodon, sur une première table un cochon cuit, un plateau de riz gluant, du sel et un couteau de cuisine.

Sur l'autre table, on a déposé aussi pour l'usage de la Dame, des bananes, un brûle-parfums avec deux chandeliers, une boîte à bétel, une tasse et de l'alcool de riz.

Assisté de deux cérémoniaires, le président, *Hội-Chủ*, fait quatre prosternations et trois saluts devant l'autel, tandis que trois sorciers récitent des prières en frappant en cadence sur une crécelle.

Les deux cérémoniaires qui se tiennent de chaque côté versent trois fois du vin à la Dame, puis le président fait quatre prosternations et trois saluts.

On termine alors la cérémonie en brûlant un costume en papier votif, des feuilles d'or et d'argent, et en lançant sur la lagune une barque en papier et en tiges de bambous, pour servir de demeure à la Dame. On y met un morceau de viande et une boule de riz gluant qui, ordinairement, n'ont pas le bonheur d'échapper à la bouche de celui qui est chargé du lancement.

C'est enfin le repas, on mange toutes les offrandes, et on boit ; mais la tête du porc est réservée de droit au président *Hội-Chủ*.



XI. - LES MAISONS DE CULTE DES CLANS FAMILIAUX

Ce sont les temples où sont vénérés des ancêtres de la famille : *nhà-thờ tổ-tiên*. Il y en a trois à *Bắc-Vọng-Đông*, qui appartiennent aux familles *Đặng*, *Ngô* et *Hoàng*.

Chaque clan familial possède ainsi sa maison de culte, où l'on offre des sacrifices au fondateur et premier chef de la famille, *Ông Thi-Tổ*, et à ses descendants.

Dans ces maisons de culte, il y a trois autels : sur celui de la travée du milieu, est vénéré le fondateur de la famille, il y a sa tablette, *bài-vị*, qui est le siège de son âme ; sur les autels des autres traversées, on honore ses descendants jusqu'à l'arrière-grand-père exclusivement, de celui qui rend le culte.

Il n'y a pas à *Bắc-Vọng-Đông* des maisons de culte des diverses branches de la famille pour le culte de l'arrière-grand-père et de ses descendants, on les vénère et on leur offre des sacrifices dans la maison des aînés des branches ou divisions de la famille, qui sont chargés de leur culte ; il y en a une dizaine dans le village.

Les sacrifices ont lieu pour tous, les trois premiers jours de l'annamite, le 15^e jour du 1^{er} mois, le 5^e jour du 5^e mois, le 15^e jour du 10^e mois, au sarclage des tombeaux, et aux anniversaires.

Ce sont de fréquentes occasions de réunion pour les familles, plus de douze fois par an pour chaque maison de culte, et aussi de festins auxquels les invités font plus honneur que les Ancêtres.

Les offrandes de ces sacrifices sont proportionnées à la richesse et au nombre des personnes de la famille ; elles consistent généralement en porcs, riz gluant, volailles, papier votif d'or et d'argent. bâtonnets d'encens, arec, bétel, bananes, fleurs, *trâm* ou bois odoriférant, pétards, thé, alcool de riz, et quelquefois des bœufs.

Les cérémonies du culte sont accomplies par l'aîné de la branche aînée de la famille, qui est le chef rituel du même nom.

Pour subvenir aux dépenses qu'entraîne ce culte. l'aîné possède une espèce de majorat, appelé *hương-hóa*, l'encens et le feu, en général une rizière qui est inaliénable et dont le produit sert à l'entretien du culte des Ancêtres, le plus influent de tous sur les habitants du village.

* *

XII. - LES QUATRE PAGODONS DES BÀ CỒ

Ce sont de petits édifices en maçonnerie, *miếu môt*, à une seule colonne, il y en a un près de chaque maison de culte des clans familiaux, et le quatrième est la propriété privée de la famille *Ngô-Thị* qui l'a fait construire depuis quelques années dans son jardin.



Planche XLII. — Temple de la Bà -Cô, au village de Bắc -Vọng -Đông.

On honore dans ces pagodons, les femmes qui n'ont pas d'enfants pour leur rendre un culte, ou qui sont mortes d'accident le long de la route, ou se sont noyées, et qu'on appelle *Bà Cô*.

On leur rend un culte, parce qu'on craint qu'elles ne prennent leurs neveux, et ne les fassent mourir pour les vendre à la Dame Eau, *Bà Thủy*, ou à la Dame Feu, *Bà Hỏa*, on veut ainsi écarter leur vengeance.

La famille Ngô-Thi était continuellement éprouvée par la maladie. Ses fils consultèrent le devin pour connaître la cause de cette situation, celui-ci leur déclara que toutes ces maladies leur arrivaient parce qu'ils n'offraient pas de sacrifice à leur tante paternelle, une *Bà Cô* décédée depuis longtemps. Ils lui élevèrent donc ce pagodon pour lui rendre le culte afin d'apaiser sa colère, et quand ils sont malades, ils lui sacrifient par l'intermédiaire d'un médium, *sai-đồng*.

On brûle de temps à autre, dans ces pagodons, des bâtonnets d'encens en l'honneur des *Bà Cô*, mais les offrandes sont les mêmes que pour les Ancêtres des clans familiaux, et les sacrifices sont fixés aux mêmes jours.

* *

XIII. - LES DEUX STÈLES DE L'ESPRIT-ROI

Bien qu'il n'y ait que deux stèles sur un tertre abrité par un grand arbre, sans aucune niche, on appelle cependant ce petit tertre : le pagodon de l'Esprit-Roi.

Les deux stèles portent la même inscription chinoise : *Xaxatiêng thần vương*, laquelle désigne un génie sauvage appelé : l'Esprit-Roi, habile chasseur. Un habitant du village chargé de leur entretien, reçoit un *sào* de rizières pour son travail.

La légende raconte que les deux pierres qui personnifient ce Génie-Roi, ont été amenées à cet endroit par l'inondation, sans qu'on sache d'où elles sont venues.

Sans être invoqué par personne, ce génie, une fois arrivé là, s'unit à un médium, et il dit au village d'y dresser ces deux pierres et de les vénérer en son honneur, qu'il protégerait le village contre tout mal. Le village lui demanda la permission de lui élever un pagodon, mais il ne le voulut pas.

On lui offre comme aux autres : un coq, un bol de riz gluant, des bâtonnets d'encens, du papier votif d'or et d'argent. Un habitant du

village chargé de leur entretien, reçoit deux piastres pour son travail. Le 15 de la Première lune, les habitants du hameau du bac se cotisent de quelques cents pour offrir à l'Esprit-Roi un cochon qu'ils mangent ensemble.

XIV. - LE TERTRE DÉDIÉ A THẦN-NÔNG

Ce tertre appelé: *Côn mông năm*, le monticule du 5^e jour, est situé près des champs, et est entretenu par les gardiens de buffles qui le réparent de temps à autre.

Son nom lui vient de ce que chaque année, le 5^e se jour du 5^e mois, les gardiens de buffles y célèbrent une fête en l'honneur de *Thần-Nông*, génie de l'Agriculture et des Champs, pour solliciter sa protection et lui demander pardon pour les ravages des buffles.

Cette fête est présidée par un notable, et se passe ainsi : le 4^e jour du 5^e mois, les propriétaires versent 0\$10 cents pour chacun de leurs buffles. Avec cet argent, les gardiens achètent des canards, du riz gluant, des bâtonnets d'encens, des bougies, du papier votif, des pétards, du riz, de l'arec, du bétel, des bananes et des fleurs pour le sacrifice.

Le 5^e jour, vers 4 heures du matin, ils préparent eux-mêmes ces offrandes sur le *Côn mông năm*, et le notable qui préside offre le sacrifice à *Thần-Nông* et lui demande d'accorder la santé aux buffles afin qu'ils soient prolifiques, et tandis qu'on brûle des pétards, il fait quatre prosternations au génie de l'Agriculture.

Le sacrifice est alors terminé, mais les gardiens de buffles offrent un canard à ce notable pour lui témoigner leur reconnaissance, puis ils mangent le reste sur place avec bon appétit.

Le sacrifice Tê Hạ-Điền. - Le 15^e jour du 10^e mois, a lieu sur ce même tertre le sacrifice du commencement de la plantation des rizières, *Tê Hạ-Điền*, offert à l'empereur *Thần-Nông* et à l'un des génies des quatre saisons.

Cette cérémonie est vulgairement appelée : *Xuông-Đồng*, la descente dans les champs, parce que le président, ordinairement *Ông Hộ-Chủ*, descend dans la rizière et y pique quelques poignées de plants de riz.

Avant cette cérémonie, personne ne peut piquer sa rizière, sous peine d'une sévère punition. Voici comment elle se pratique :

Le notable qui a le titre de *Hộ-Chủ*, chargé de surveiller la fête et le sacrifice, se rend au tertre dédié à *Thần-Nông*, accompagné



Planche XLIII. — Les stèles en l'honneur de l'Esprit -Roi, au village de Bắc -Vọng -Đông.

de deux corvéables, portant l'un sur l'épaule une charge de deux paniers contenant les offrandes pour le sacrifice, et l'autre tenant à la main, un paquet de tiges de semis de riz, *một muôi má*.

Arrivés près du tertre, ils placent les offrandes sur une table qui sert d'autel. Ces offrandes sont : un coq cuit à l'eau, un plateau de riz gluant, des bananes, du papier votif d'or et d'argent, des pétards, du vin de riz, de l'arec, du bétel, des bâtonnets d'encens et des bougies qu'ils allument de chaque côté, et les bâtonnets d'encens au milieu.

L'Ông Hội-Chú revêt alors un habit noir et commence le sacrifice. Debout devant l'autel rustique, il s'adresse à Thần-Nông, le génie de l'Agriculture, et lui demande de protéger la récolte et de la faire fructifier en lui disant à haute voix : « Notre village demande à vous offrir ces présents, pour que vous protégiez les plants de riz que je vais piquer afin que le village ait la moisson ».

L'invocation terminée, on brûle des pétards, et Ông Hội-Chú descend dans la rizière piquer quelques poignées de plants de riz, pendant que les deux hommes qui l'ont accompagné le regardent piquer le riz sans y prendre part.

Ils terminent ensuite la cérémonie en brûlant du papier votif d'or et d'argent, et ramassent les offrandes qu'ils portent dans la maison du maire, où les notables du village les mangent ensemble.



XV. - LE PAGODON DE NGŨ-HÀNH

C'est un pagodon à quatre colonnes, couvert en tuiles, qui appartient au hameau du dehors, *xóm ngoài*. Il est consacré au culte des génies féminins des Cinq Eléments, appelés Ngủ-Hành, qui sont: Bà Kim, la Dame Métal ; Bà Mộc, la Dame Arbre; Bà Thủy, la Dame Eau ; Bà Hỏa, la Dame Feu ; Bà Thổ, la Dame Terre.

Les sacrifices ont lieu les trois premiers jours de l'an annamite, cet, le 15^e jour de la 1^{re} lune, le 5^e jour de la 5^e lune, le 15^e jour de la 7^e lune, et le 15^e jour de la dixième lune.

Le gardien du pagodon offre un coq aux dames génies des Cinq Eléments, un bol de riz gluant, cinq costumes en papier, un pour chacune d'elles, avec des chandelles ; il fournit tout, mais il perçoit en retour une indemnité de deux piastres.

Le 25^e jour du premier mois lunaire, c'est le chef du hameau qui offre en sacrifice aux dames génies des Cinq Eléments les présents offerts par une collecte des habitants du hameau, qui les mangent ensuite tous ensemble.



XVI. - LE GÉNIE BORNE, ÒNG MÓC

Cette pierre-borne, vénérée par les habitants de Bắc-Vọng-Đông, délimite les villages de Bắc-Vọng et de Bao-La ; elle est derrière le village, au milieu de touffes de baquois odorants, *giũa, chừa*, près des tombeaux. Elle est informe et n'a rien de remarquable extérieurement, mais on la dit habitée par un génie, qui étant, paraît-il, *linhlăm*, très efficace et secourable, accorde ce qu'on lui demande. Les habitants du village ont une grande confiance en ce génie-borne, et vont lui offrir des sacrifices lorsque leurs enfants sont malades pour obtenir leur guérison, et quelques-uns après leur naissance, pour lui demander de les protéger.

Ils lui font quatre prosternations et trois saluts et lui offrent un coq, du riz gluant, du papier votif d'or et d'argent, de l'alcool de riz, l'arec et le bétel ; ils croient que, grâce au secours de ce génie-borne, leurs enfants guériront certainement.

Le 1^{er} jour de l'an annamite, le 15^e jour de la 1^{re} lune, le 5^e jour de la 5^e lune, et le 15^e jour de la 10^e lune, certains particuliers lui rendent un culte qui consiste en une offrande, de fleurs et de bananes, avec quatre prosternations et trois saluts.

Les cultivateurs qui ont des champs près de ce génie-borne l'appellent : ông bà, l'ancêtre, et ils lui demandent de ne pas permettre aux rats de manger leur riz, mais de les en éloigner, et ils lui font quelques menues offrandes de fleurs et de bananes, accompagnées de prosternations et de saluts.



XVII. - LES MAISONS DE CULTES DES FONDATEURS DU VILLAGE

Il y en a trois, on les appelle dans le langage courant : *miếu ông khai canh*, les pagodons des ancêtres défricheurs, parce qu'ils sont



Planche XLIV. — La borne sacrée, au village de Bắc-Vọng-Đông.

dédiés aux premiers chefs des clans familiaux, fondateurs du village.

Ceux des familles Ngô et Hoàng sont murés et n'ont qu'une seule travée, celui de la famille **Đặng** est formé de deux niches en planches montées sur six colonnes, avec toiture en tuiles ; il est, dit-on, le plus ancien.

Les trois fondateurs du village sont honorés chacun dans son pagodon, ils y ont leur tablette, *bài vị*, siège de l'âme, et leur casolette d'encens avec deux chandeliers.

Des gardiens sont chargés de leur entretien et de rendre le culte ; en retour, le village leur laisse l'usufruit d'un *sào* de rizière. Voici comment ils s'en acquittent : après avoir déposé les offrandes devant les pagodons, les gardiens allument les bâtonnets d'encens et les bougies, ils font ensuite quatre prosternations et trois saluts pour les offrir, *cúng*, aux fondateurs, ils leur servent ensuite une tasse de thé, brûlent du papier votif, et terminent le sacrifice par trois saluts.

Les fondateurs du village sont honorés aux jours suivants : le 30^e jour de la 12^e lune, on élève devant leurs pagodons une perche de bambou, *nêu*, on y attache au sommet une petite corbeille dans laquelle on place une noix d'arec et une feuille de bétel fraîches, avec du papier votif.

Le 1^{er} jour du *tết*, premier de l'an annamite, et le 30^e jour du 1^{er} mois, on leur offre pour leur usage un habit en papier, des bâtonnets d'encens, des bananes et du papier votif.

Le 3^e jour du 1^e mois, on les reconduit à l'Enfer bouddhique, *Âm-Phủ*, en offrant à leurs pagodons : un coq, du riz gluant, des bâtonnets d'encens, du papier votif, de l'alcool de riz, de l'arec et du bétel. Les fondateurs ayant aspiré le *hôi*, la vapeur de ces offrandes, on les porte à la maison commune où le village les mange.

Le 7^e jour, le village de **Bắc-Vọng-Đông** abaisse sans cérémonie la perche de bambou, il n'en demande pas la permission aux fondateurs, comme d'autres villages qui leur offrent à cette occasion l'arec, le bétel, l'alcool de riz et du papier votif.

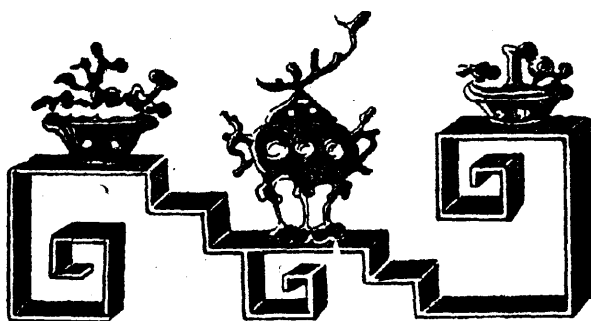
Le 15^e jour du 1^{er} mois, le 15^e jour du 7^e mois, et le 15^e jour du 10^e mois, on offre à chaque pagodon, de la manière indiquée, un potage sucré, des pâtisseries et des bananes.

Le 5^e jour du 5^e mois, l'offrande est plus solennelle, elle consiste en un canard, du riz gluant, des pâtisseries, des bananes, de l'arec, du bétel, des bâtonnets d'encens et du papier votif.

Le 15^e jour du 7^e mois, lorsque le village sacrifie à la pagode communale, les gardiens prennent de l'arec, du bétel et du papier votif offerts à la maison commune et vont les porter à chaque pagodon pour inviter les fondateurs à venir prendre part à la fête,

Le village a un culte reconnaissant pour ses fondateurs, à cause des services qu'ils lui ont rendus, et les rois ont reconnu officiellement leurs mérites en leur délivrant des brevets honorifiques ; *Bôn-Tổ khai canh quĩ công*, les fondateurs du village ont de grands mérites, disent les brevets royaux conservés à la pagode bouddhique.

Cette nomenclature est longue. Et cependant, dans certains villages plus importants, il faudrait peut-être la doubler. Elle ne tient compte que de la religion officielle de la communauté formée par le village. A part les maisons de culte de trois clans familiaux, elle laisse de côté tout ce qui concerne la religion de la famille et surtout les multiples manifestations de la religion individuelle. On peut se rendre compte par là de l'importance que revêt, en Annam, la question religieuse.





RECONNAISSANCE DE LA REGION DE MOI-XE ET DU TRACÉ DE LA ROUTE COLONIALE N° 14 ENTRE TAN-AN ET LE DAC-MAIN

Par F. ENJOLRAS,
Ingénieur P. T. E.

CHAPITRE I. - EXPOSÉ DES RECHERCHES ANTÉRIEURES.

Dès le début de l'occupation de l'Union Indochinoise, de nombreux explorateurs s'élancèrent à la conquête des pays jusqu'à ce jour inconnus et qui forment ce que l'on désigne communément aujourd'hui sous le nom d'Interland **Môj**.

L'Inspecteur Odend'hal, l'un des plus réputés d'entre eux, s'attacha tout d'abord plus particulièrement à la découverte de cette partie de l'arrière-pays qui s'étend entre le col de **Lào-Bảo** et le **Kon-Tum**.

L'intérêt que représente la liaison des biefs du **Mékong** aux ports de **Faifoo** ou de **Tourane** apparut rapidement, et l'Inspecteur Odend'hal, que son habitude du pays désignait tout naturellement, fut chargé de rechercher la percée qui permettrait de doter les établissements maritimes de l'Annam central, de cet arrière-pays qui leur manque encore aujourd'hui,

Au retour de son expédition au cours de laquelle l'Inspecteur Odead'hal réussit à franchir la Chaîne annamitique à hauteur de **Faifoo**, reliant ainsi pour la première fois le **Mékong** à la mer de

Chine à travers l'une des régions les plus hostiles et les plus difficiles de l'Interland **Môi**, il rendit Compte de sa mission en ces termes :

« Monsieur le Gouverneur Général,

« Quand, en Octobre 1893, vous m'avez fait l'honneur de me confier la mission de rechercher une voie de pénétration du littoral vers la rivière d'Attopeu, mon premier soin fut d'aller reconnaître, dans le **Quảng-Nam**, quelle était la direction dans laquelle j'aurais le plus de chance de trouver un passage facile. A l'inspection de la carte, trois grandes rivières paraissent en effet ouvrir de larges coupures vers le bassin du Mékong : 1° - la rivière de **Vinh-Phước**; 2° - le **Sông-Lào**, la rivière de **Phước-Sơn** ; 3° - le **Sông-Tan**, qui passe à Tra-My (1).

« La première a été suivie par M. le Chancelier Bonin, qui n'a rencontré qu'un passage difficile ; la troisième a été suivie en 1891 par M. l'Inspecteur Garnier qui n'a également trouvé qu'une mauvaise ligne de communication vers la vallée du haut Sé-Sane.

« La deuxième seule était inexplorée. J'allais donc à **Phước-Sơn**, chercher des renseignements et tâter le terrain. J'y appris qu'à trois jours vers le S.-O. on trouvait de l'eau coulant vers l'O. ; mais il me fut impossible de savoir si les rivières qu'on me signalait se déversaient dans le Sé-Kemane, affluent du Sé-Cong, dans la rivière de Vinh-Phuoc, ou dans le Sông-Tan.

« La direction générale de la vallée et le volume du Sông-Lao me faisaient incliner vers la première hypothèse, et je serais immédiatement parti de **Phước-Sơn** pour la vérifier, si je n'avais su que dans cette région, l'accès, de la montagne annamite est particulièrement difficile. Dans la partie Sud du **Quảng-Nam** les relations étant très mauvaises entre les populations annamites et sauvages, il valait mieux franchir une première fois la chaîne en un point plus aisé et prendre à revers le pays dangereux en s'appuyant sur les Laotiens et les sauvages plus ou moins laocisés des environs d'Attopeu. Je résolus donc de passer la chaîne aux environs de Hué pour gagner les sources du Sé-Cong, en

(1) La rivière de **Nam-Ô** a été suivie par M. le Commandant Trumelet-Fabert. Elle n'ouvre qu'un très mauvais sentier vers les sources du D. Mut (le Sé-Cong), passant à travers un massif de plus de 2.000m. d'élévation. Cela était à prévoir, étant donné que M. de Malglaive avait déjà signalé à l'Est du haut Sé-Cong le massif de l'A-Tuat qui atteint cette altitude. (NOTE D'ODEND'HAL)

descendre toute la vallée jusqu'à Attopeu, sauf une courte pointe poussée dans la plaine de Saravane, et revenir par **Phrôc-Son**. »

. , . . .
L'Inspecteur Odend'hal employait un style légèrement pompeux qui paraît plein de saveur aujourd'hui.

Il ne serait pas sans intérêt de rapporter ici le long récit de ses nombreuses aventures, en plusieurs desquelles il n'échappa que par miracle à la mort.

Désireux d'être concis, je me bornerai, pour ne pas sortir du cadre que je me suis imposé, à reproduire plus loin ses conclusions avec le croquis qui les accompagne.

Mais je ne voudrais pas mettre le point final à cet exorde sans rendre un modeste hommage à Odend'hal et à ses continuateurs, à cette phalange des moïcisans morts à pieds d'œuvre. La liste s'en allonge tous les jours, des tribus Djarais aux Sedangs, sous les coups de la vengeance et de la superstition. Il semble, en effet, que la majeure partie des pacificateurs de ces malheureux pays soient inéluctablement voués à la mort ou à des fins ingrates au sein même des peuplades qu'ils civilisent.

Si l'on en excepte quelques-uns, dont l'œuvre, soit dit en passant, restera comme un des plus beaux monuments de ce que peut atteindre le colonisateur de caractère, il faut bien constater que peu d'entre eux ont su échapper au poison, à l'embuscade, à la trahison, à la maladie, aux découragements passagers ou à ces emportements funestes qui guettent l'homme isolé en pays sauvage. Il en est d'illustres et d'obscur, qu'il me soit permis de leur apporter ici, à ceux que je n'ai point connus comme à ceux qui furent mes amis les plus chers, l'affectueux témoignage d'un admirateur et d'un disciple.

Comme eux j'ai subi l'invincible attirance de cette brousse agreste et mystérieuse.

Comme eux j'ai senti palpiter en moi cet orgueil du blanc foulant pour la première fois le sol vierge.

Comme eux j'ai aimé ces soirs d'étape en montagne où, après une pénible journée de marche dans l'étau de la forêt vierge, l'on se repose à la contemplation de ces couchers de soleil sur le versant laotien, qui sont purement admirables.

Mais la nature et les hommes conscients, pourrait-on dire, de cette attirance, n'en ont que plus de trahison.

Les pacificateurs des Moi le savaient, et prévoyant pour la plupart leur dure destinée, ils l'ont suivie sans faiblir.

Leurs souffrances méritent qu'à cette place je rappelle leur souvenir avec émotion et un pieux respect.

CHAPITRE II. - EXTRAIT DU COMPTE-RENDU DE RECONNAISSANCE DE L'INSPECTEUR ODEND'HAL

Les conclusions qu'Odend'hal avait formulées à la suite de sa mission, contrairement à celles que j'ai formulées moi-même, sont défavorables à une percée de la Chaîne annamitique par la vallée de **Phước-Sơn**.

Odend'hal estime qu'il n'existe pas d'autre trouée utilisable que celle de **Lào-Bảo** et justifie son choix dans les pages suivantes :

« Je pense donc que l'hypothèse d'une traversée directe de la chaîne à la hauteur du **Quảng-Nam** doit être définitivement écartée, même si l'on parvenait, ce que je ne crois pas, à découvrir un passage élevé seuletient de 1.500 ou 1.600 m. vers **Vinh-Phước**, car il ne faut pas songer à s'engager dans les massifs de 2 à 3.000 m. qui entourent et ferment les régions de **Tra-My** et de **Phước-Sơn** (1).

« Il nous faut donc remonter le **Sé-Gong** ; ici la tâche sera assez aisée, surtout si on a soin de se tenir sur la rive droite de la rivière et de profiter des premières pentes du **P. Luang** pour assurer la voie.

« J'ai vainement cherché la trouée vers l'Est permettant d'espérer trouver un passage vers l'Annam dans la descente de la vallée je n'ai relevé aucun cours d'eau assez notable pour qu'on puisse en déduire à priori l'existence de quelque grande vallée dont le haut **Thalweg** ouvrirait une route vers le **Quảng-Nam**. Aussi vaudrait-il mieux porter ces études sur la vallée de la rivière principale et étudier le point de passage le moins défavorable dans la région de

(1) Quelques explorateurs ont parlé de la possibilité de franchir la chaîne au moyen de crémaillère. Je ne veux pas discuter ici ce que ce nouveau système peut avoir de compatible avec un chiffre de trafic même très bas. Mais, ce que je puis dire c'est que les auteurs de pareils projets ne les auraient peut-être pas soutenus aussi sérieusement si leur connaissance de la chaîne avait été plus approfondie ; il est, selon moi, impossible de songer à établir de crémaillère dans un terrain aussi tourmenté et présentant des pentes constamment variables. (NOTE D'ODEND'HAL)



Planche XLV. — L'arrivée à Mòi -Xe.

Huê. Il y a en effet à l'Est du cirque du Mu-Ei une dépression assez accentuée dans la chaîne qui, à cet endroit, ne mesure que 700 m. d'élévation. Les pentes sont évidemment très dures et il faudrait percer de très nombreux tunnels pour progresser dans ce terrain très tourmenté. Mais la nature des roches (grès bleu, grès permien) qui forment l'assise générale de la région, rendrait les dangers de glissement de terrain beaucoup moins grands que l'exécution du premier tracé.

« Malgré cela, le nombre considérable des ouvrages d'art nécessaires pour franchir les innombrables torrents qui bondissent des montagnes, les courbes de rayon très court qu'on se verra forcé d'adopter si l'on ne veut se lancer dans ces travaux considérables, feront, je crois, hésiter les ingénieurs chargés de l'étude du tracé définitif, et ils abandonneront même cette voie s'ils songent que tous les frais nécessaires à l'exécution de ces 250 kilomètres de lignes en pays malsain et à peu près désert, ne seront nullement couverts, par le rendement présent et à attendre d'une région habitée par les sauvages auxquels on ne pourra guère substituer d'autre population.

« Aussi, à mon avis, vaudrait-il beaucoup mieux utiliser jusqu'à B. Pon, la vallée du Sé-Cong et remonter à partir de ce point la vallée de l'O. Vi. La crête de partage entre le bassin de cette rivière et celui du Sé-Done n'est qu'à 260 m. au-dessus de la plaine et est facilement accessible. De là, en profitant de la vallée du Sé-Done, on descend avec facilité dans la grande plaine de Saravane, d'où il est aisé d'atteindre la trouée de **Lào-Bảo** en suivant les hauts plateaux qui s'étendent entre le Sé-La-Nong et le Sé-Done d'une part, entre le Sé-La-Nong et le Tchépône de l'autre. De **Lào-Bảo**, par la vallée de la rivière de **Quảng-Trị**, on pourra gagner le versant annamite sans trop de peines. L'exécution de ce troisième tracé ne présente pas de grosses difficultés matérielles. Le terrain est partout très solide et se prête fort bien à l'établissement d'une voie ferrée. La région traversée est plus peuplée que la vallée du Sé-Cong et que le massif montagneux du **Quảng-Nam**, et peut l'être encore bien davantage, si l'on parvient à y faire réussir la colonisation annamite.

« Mais ce projet a l'inconvénient de ne pas faire aboutir directement la ligne à Tourane, et le détour considérable qu'il comporte aura pour conséquence une notable augmentation du prix de revient de l'importation jusqu'à Saravane et de l'exportation de toute la région au Nord de ce point, qui, toutes deux, passeront par Tourane. »

Le but qui avait été fixé à l'inspecteur Odend'hal était d'atteindre le Laos et le Mékong à la hauteur de Tourane. Il explique, en résumé, dans ce qui précède, qu'il n'a pu découvrir un col favorable entre la vallée supérieure du Dac-My (ou Dac-Main) et la haute vallée du Sông Thu-Bôn.

Les explorateurs, dont il cite les travaux, possédaient en tout cas, dès cette époque, une connaissance approfondie du terrain dont il serait peut-être difficile de trouver l'équivalent aujourd'hui. Ils avaient déjà reconnu l'impossibilité de remonter le Dac-Main en amont d'**An-Điêm**, et la ceinture de montagnes infranchissables qui barrent le secteur Sud-Est de Tra-My.

Je n'insisterai pas davantage sur les recherches de mes prédécesseurs dans ces régions.

A la suite d'Odend'Hal, quelques autres, leur nombre en est restreint, ont eu à les parcourir : mais leurs itinéraires se sont maintenus dans le voisinage des sentiers connus et reconnus inadaptables à un tracé rationnel de route ou de chemin de fer.

Ils ne pouvaient, par ce moyen, aborder le passage de Ca-Gio, que nous avons découvert, par un hasard providentiel, et qui se situe tout à fait en dehors des voies importantes, traditionnellement battues par les Moi, entre le Kon-Tum et l'arrière-pays du **Quảng-Nam**.

CHAPITRE III. - RECONNAISSANCE DE NOVEMBRE 1929.

L'expédition dont il est question dans la présente communication s'est déroulée du 25 Novembre au 6 Décembre 1929.

Je m'excuse de présenter avec un tel retard les renseignements qui suivent. Les circonstances ne m'ont pas permis de m'appliquer plus tôt à cette tâche.

Dès 1925, les reconnaissances aériennes avaient déterminé approximativement les points de passage obligés du tracé de la Route Coloniale N°14 entre Kontum et Tourane et notamment le Col Sey.

Ce col paraissait encore cependant un point douteux du tracé entre les deux tronçons qui se terminaient à cette époque, l'un aux environs de Dak-Sut au Sud, l'autre à Tân-An et **Phước-Sơn** au Nord. La traversée du Col Bol semblait ne pas devoir présenter d'insurmontables difficultés. On en était moins sûr du côté Nord, et ce fut avec raison, comme on le verra par la suite.

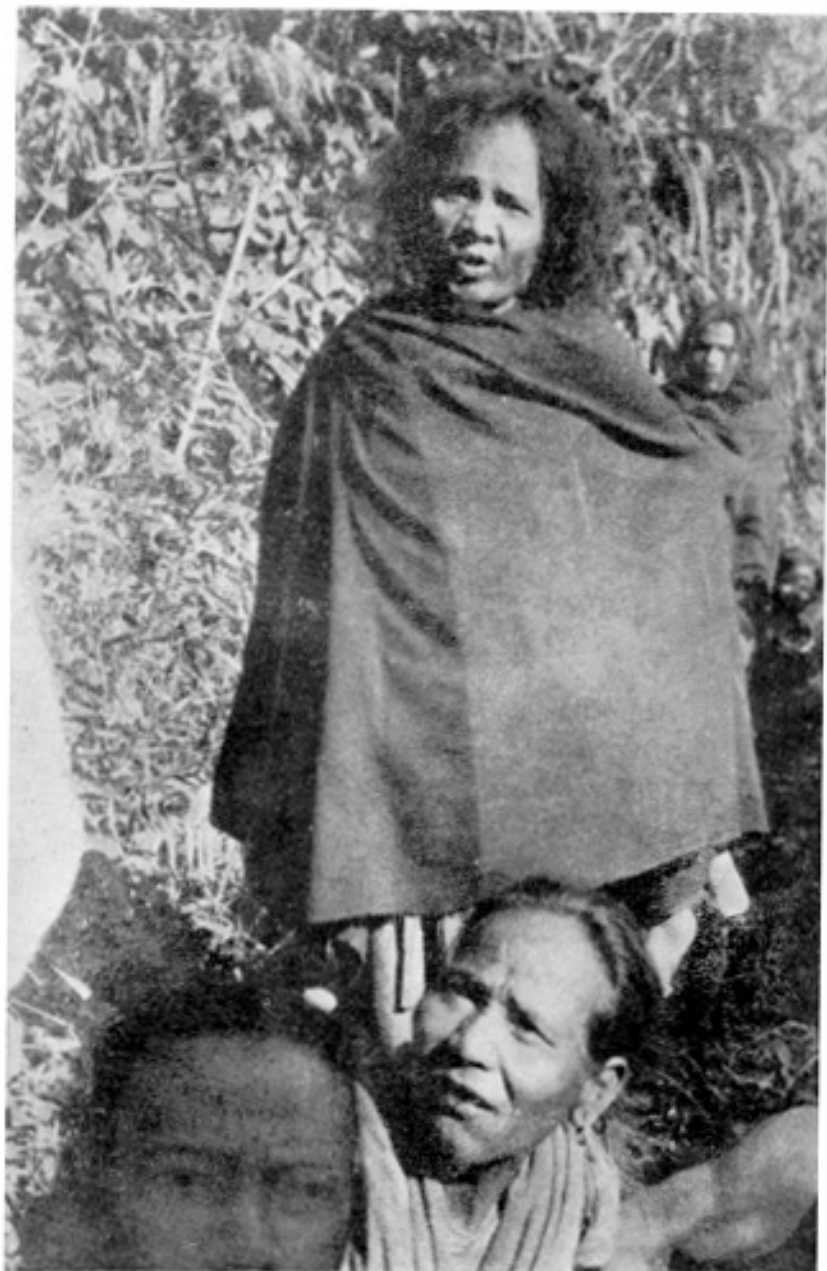


Planche XLVI. — Le chef du village de Mõi -Xe.

Je ne parlerai pas des vicissitudes de cette malheureuse Route 14, amorcée de Tra-My vers le Sud sur plusieurs kilomètres abandonnés par la suite.

M. Valette, Ingénieur en Chef, qui voulut se rendre compte *de visu* des difficultés du terrain, faillit payer de sa vie cette satisfaction accordée à sa conscience professionnelle. Au cours d'un vol en avion, effectué de concert avec le Commandant Roux, le moteur s'arrêta alors que l'appareil survolait encore l'agressif imbroglio des vallées **Môi**. Ce n'est qu'à grand' peine que le pilote réussit à ramener son avion et à atterrir non sans « casser du bois » dans une rizièrre située au voisinage de Tra-My.

Pour lever l'incertitude en ce qui concernait la traversée du Col Sey et l'accès au Dac-Main, il était nécessaire de se rendre sur place. J'obtins de M. l'Ingénieur en Chef de l'Annam l'honneur d'être chargé de cette mission.

Les résultats en étaient attendus avec assez d'impatience, et c'est ce qui me contraignit à l'entreprendre à une époque qui n'était point des plus favorables. Dans ces régions, la saison des pluies sévit encore en Novembre. Aussi, eûmes-nous beaucoup de chance de ne pas nous trouver bloqués par une montée soudaine des eaux.

Mes propositions de départ furent acceptées en Octobre. Je devais être accompagné de M. Palmezani, Garde principal, mort depuis accidentellement au Kon-Tum, et de M. Hoffet, Assistant du Service Géologique et convive de la dernière heure, qui s'offrit à nous accompagner. Inutile de dire qu'il fut accueilli avec le plus grand plaisir. Il voulut bien se charger de la partie médicale de notre petite organisation. Palmezani devait s'occuper de la sécurité et je fus chargé du reste. Cela comprenait entre autres choses le ravitaillement, ce qui ne fut pas le moindre de mes soucis.

L'effectif, en outre des 12 *linh*, comprenait 22 coolies-porteurs, le maire de **Phước-Sơn** et deux guides choisis parmi les *các-lái* (1) du pays.

Je ne m'étendrai pas davantage sur le récit des préparatifs de départ, qui exigent une étude fort minutieuse et dont le détail pourrait paraître fastidieux.

(1) Les *các-lái* sont des Annamites munis d'un laissez-passer et qui sont régulièrement autorisés à aller commercer chez les **Môi**.

En file indienne, nous quittons le riant poste de Tân-An dans l'après-midi du 25 Novembre. Après une courte étape, nous arrivons à **Phước-Sơn**, marché et dernière agglomération annamite. Nous en repartirons le lendemain avant le lever du jour.

Voici l'exposé, étape par étape, de nos recherches et de leur aboutissement.

* *

*A — De Phước-Sơn à Mội-Sey (1) par le Sông Thu-Bôn,
le Sông Lua et la Montagne des Fêtes.*

Si je ne craignais pas de paraître hâbleur, j'appellerais cette partie de notre route, le « sentier de l'enfer », tant la nature a accumulé d'obstacles sur ce parcours qui, à vol d'oiseau, ne mesure pas plus de 20 kilomètres, et que nous avons mis trois longues journées à franchir.

Du 26 au matin au 29 au soir, date de notre arrivée à Mội-Sey, nous devons traverser 28 gués où l'eau souvent atteint plus haut que la ceinture. Les escalades à pic succéderont aux douches froides sans transition.

En accumulant les rampes à parcourir nous devons nous élever à 3.000 m. Nous en redescendrons la plus grande partie, et ce n'est pas le moins pénible, pour finir à 800m. seulement au-dessus du point de départ.

Nous quittons donc **Phước-Sơn** avant l'aube et prenons une première douche à la sortie du village. Le sentier traverse ensuite des mamelons pelés et nous conduit au premier gué sur le Thu-Bôn, nouvelle douche. Nous remontons la rive gauche, et peu après nous disons adieu aux champs d'Annam. Halte et repas à hauteur du village Mội de Dan-Ngan, à 9 heures. C'est là que cesse la navigation pour les paniers en bambous transportant les vivres.

Nous repartons à onze heures, les vivres à dos de coolies cette fois. Le sentier est très mauvais, boueux, accablé par les lianes et les roseaux. De nombreux affluents l'entrecoupent que nous traversons péniblement.

(1) On peut écrire **Moi-Sey** ou col Sey (c'est l'orthographe de la Mission Pavie), ou **Moi-Xe**, Col Xe.

Je ne veux pas être trop exigeant pour cette première journée et nous nous arrêterons à 15 heures, après 9 heures de marche seulement. Nous passons la nuit sur une grève caillouteuse, en compagnie d'un curieux personnage : un *các-lái* aveugle, vieux, tout cassé, qui, incapable de marcher, se fait transporter dans un hamac. Il voyage seul avec ses deux coolies, par monts et par vaux et dans de si mauvaises conditions , sans jamais avoir été inquiété, il se livre, dans ce pays perdu, au commerce de la cannelle. Sa cécité lui confère, paraît-il, un flair tout particulier pour l'estimation des écorces. Les porteurs ne lui volent pas ses ballots de la précieuse denrée, on ne le dévalise pas de ses piastres. Comment cela se fait-il, si loin de toute organisation civilisée ? Mystère.

Assis sur un gallet, ratatiné sur lui-même, ses yeux vides tournés vers le fleuve qu'il ne voit pas, il attend tranquillement que ses porteurs aient préparé sa pitance. Se doute-t-il du tour de force que présente une pareille existence ? Il n'y paraît pas.

27 Novembre. - La nuit a été froide et la rosée est abondante. Nous nous sommes élevés insensiblement, l'altitude se fait déjà sentir. Le départ est lent, résultat des fatigues de la veille.

Quand la colonne s'ébranle, le soleil illumine déjà la vallée pourtant bien encaissée. En quelques minutes nous atteignons le dernier gué sur le Sông Thu-Bôn. Première douche de la journée, mais le soleil est de la partie et nous l'accueillons gaiement. Nous sommes à la limite Sud de la carte au 1/100.000°. Nous entrons dans l'inconnu. Subitement le sentier oblique à gauche. Prenant en sens contraire l'itinéraire d'Odend'hal, nous allons droit au Sud, passant du Thu-Bôn à la vaillé du Sông Lua, affluent rive droite. Avant de l'atteindre, nous franchissons une croupe couverte d'une haute futée absolument impénétrable aux rayons du soleil. Une infinité de ruisselets encaissés la sillonnent en tous sens. Le sentier exécute parmi ces ravins des méandres décevants et que, la vue limitée à quelques mètres, nous ne parcourons pas sans exaspération. A un moment Palmezani, cédant aux objurgations du Maire de Phưóc-Sơn, décide, à la faveur d'un emplacement de rochers plats, de faire halte. « Il n'y a plus de halte possible avant la nuit », dit le Maire. Mais je ne l'entends pas de cette oreille. Nous devons être au Sông Lua avant midi. Et nous y fûmes, car vivement je fis reprendre la marche.

Le sous-bois se prolonge interminablement. Nous nous essoufflons dans une course rapide et fiévreuse vers la rivière attendue. Au

milieu du jour enfin, une large étendue d'eau transparaît à travers les arbres : c'est le Sông Lua. Au point où nous l'abordons, le Sông Lua, large de 50 à 60 m., a de belles transparences vertes dans lesquelles se reflètent magnifiquement les hautes frondaisons de ses rives. Tout en haut, une mince tranche du ciel nous comble d'aise. Les poissons pululent, mais nous n'avons rien pour les attraper. Nous prenons un repas bien gagné et notre appétit satisfait, nous nous remettons en route. Nous sommes secs mais ce ne sera pas pour longtemps. En quelques centaines de mètres nous nous trouvons devant un nouveau gué.

La douche encore une fois entre des rochers énormes qui canalisent le courant en violents tourbillons. Nous nous résignerons désormais à cette nécessité de marcher avec les vêtements de la moitié inférieure du corps continuellement trempés. Ce n'est pas agréable et il ne faut pas songer à se découvrir. Des myriades de sangsues sylvestres nous guettent au sol et du rebord des feuilles. Grâce à nos vêtements nous sommes peu atteints, mais les coolies par contre saignent des jambes lamentablement. L'anti-sangsue dont j'ai eu soin de les munir, n'est pas inefficace, mais est emporté par le frottement des ramures

La dernière partie du sentier qui emprunte la vallée du Sông Lua est franchement mauvaise. L'itinéraire vagabonde d'une rive à l'autre dans le but de suivre le côté le plus favorable avec un soin qui nous semble un peu une préciosité, mettant nos jarrets à une rude épreuve. Quand des éperons rocheux se présentent coupant brutalement le lit du cours d'eau par le bas, il faut les escalader par le haut à la force du poignet ; cela se produit fréquemment. Des singes que je crois être des macaques, apparaissent dans les arbres mais ne se laissent pas approcher.

Toute la soirée du 27 se passe à ce désagréable exercice. Nous devons faire halte la nuit tombante dans cet étroit couloir sans en apercevoir la fin.

Le Sông Lua, au nom hurleur, à la fraîcheur d'un caveau, et les fatigues, alliées à la sauvagerie du décor, revêtent cette fin de journée d'une étrange émotion.

Notre campement, se trouve emprisonné étroitement entre deux murailles de verdure qui paraissent descendre du ciel tant elles sont hautes.

Nous dînons en pleine nuit à la lueur de grands feux de bois qui éclairent à peine le faite des deux rideaux de végétation. Des cris

étranges, poussés par des bêtes sauvages que l'on ne voit pas, sortent assez lugubrement de la forêt toute proche.

Avant de m'abandonner au sommeil, je vois les dernières lueurs des foyers sur les ondulations des corps assoupis que l'on discerne à peine. Et prétentieusement, me remémorant certaines lectures, je me demande si cela ne peut se comparer à rien. Est-ce une vallée profonde de la Sierra Nevada ? Il doit y avoir moins de végétation. Ou un cañon du Colorado ? Ce doit être plus grand. Le sommeil me fermant les yeux ne me permet pas d'élucider ce problème.

Le 28 Novembre, de bonne heure, nous reprenons notre chevauchée sur le Sông Lua. Ce sera pour peu de temps. En une heure nous atteignons la base d'un contrefort très élevé et quittons les rives inhospitalières de ce cours d'eau. Sans regret nous lui disons adieu, car nous ne devons plus le revoir. Le sentier, très raide, développe ses lacets en un sous-bois bien dégagé où la marche, malgré la pente accusée du terrain, est des plus faciles. Des empreintes toutes fraîches marquent le passage d'un tigre. Un sanglier surgit inopinément d'un fourré et disparaît avant qu'aucun de nous aît pu se saisir de son fusil.

Nous arrivons au sommet de ce contrefort que Mòi et Annamites appellent la Montagne des Fêtes. C'est le « Nuoi Guen Ba » cité par Odend'hal, et où Mòi et Annamites accomplissent périodiquement des cérémonies rituelles de concorde et de paix.

Il n'y a pas d'autel ; quelques pierres plates posées à même le sol au centre d'un cadre de grands arbres. Nous sommes à 1.000 m. d'altitude, cependant la vue arrêtée par les feuillages n'est pas très étendue. Quelques hauts sommets, des vallées profondes, apparaissent à travers les ramures, mais il est impossible de saisir les grands mouvements du terrain. Nous redescendons le versant Sud de la montagne avec une extrême fatigue. Au fond de la vallée nous traversons le Sông Tra-Vui, affluent du Sông Thanh, la rivière de Tra-My.

Pour la première fois, depuis Dan-Ngan nous retrouvons des traces humaines. Mòi-Sey n'est plus qu'à quelques heures et nous allons pénétrer bientôt dans le bassin du Dac-Main. Il ne nous sera pas possible de l'atteindre ce jour là, d'abord, parce que les porteurs se sont égrénés le long de la route et qu'il faut les regrouper, ensuite parce que nous sommes fourbus. Nous passons la nuit au bord du Tra-Vui. Dans l'indécision, sur les intentions des tribus Mòi qui se trouvent à proximité, nous faisons monter la garde avec une particulière vigilance.

Le 29 Novembre, à l'aurore, nous sommes en route pour **Môi-Sey**. Partant de la rive droite du Sông Tra-Vui, nous abordons le versant d'une croupe faiblement surélevée, et en redescendant l'autre versant, petit à petit, un immense cirque se découvre à nos yeux.

A neuf heures, nous sommes aux confins du village dominant le bassin de **Môi-Sey**, dont le moutonnement comme une vaste mer vient mourir à nos pieds. De hautes montagnes l'encerclent de partout, sauf une échancrure où nous pressentons le Laos. C'est une véritable joie de voir se déchirer enfin cette muraille, haute de 2 à 3.000 m. qui nous barrait le regard depuis deux jours. Et nos yeux éblouis contemplent sans fin cette trouée lumineuse grand'ouverte tout là-bas vers l'ouest, où se trouve le passage que nous cherchons.

Aux confins du village se produit un plaisant incident. Un petit ruisseau encaissé nous barre l'accès. Palmezani marche devant moi. Surpris par l'escarpement d'une petite falaise qui marque la rive du ruisseau, il glisse soudain sur l'argile boueuse, tente vivement de se redresser, mais en vain. Je le vois, les jambes tendues à l'horizontale, parcourir dans les airs sa parabole de chute et atterrir sans dommage dans le cloaque du ruisseau. Je ris de tout mon cœur. Si bien que je perds moi-même l'équilibre et subis le même sort. Toutefois avec moins de style. Hoffet, naturellement, sut éviter cet avatar, comme tout le long de la route, il a su se garder des bains forcés et des glissades malencontreuses. Planté sur les longues jambes sèches, il gravit, en effet, les pires obstacles avec l'agilité et la sûreté de pied des chamois de son pays. Marchant posément, sans hâte, avec une intelligence divinatoire du terrain, il fut pour moi ce type des montagnards que j'envie sans pouvoir les imiter.

A l'entrée du village, le chef, un vieillard frisé à la Paderewsky, nous attend entouré d'un aréopage de jeunes hommes à mines patibulaires. Il faut palabrer interminablement. On est en pleine moisson, donc le village est « dieng » (consigné) et son accès doit être interdit aux étrangers.

Il est entendu que nous camperons en dehors de l'enceinte, mais nous tenons à visiter le village absolument, ce qui nous est accordé. A la mode **Môi**, une seule maison le compose, partagée en compartiments, à raison de un par famille. Il y règne une odeur épouvantable due à deux cadavres qui attendent leur sépulture. Depuis plusieurs jours, la peste sévit dans le village, et les morts attendent. Les habitants sont misérables, à demi mourant de faim et de maladie.



Planche XLVII. — L'habitation de Mōi -Xe.

Je les interroge sur la topographie du pays. Le col de **Môi-Sey** est visible du village, mais, disent les indigènes, il est infranchissable. Quant au **Dac-Main**, le grand fleuve que je cherche, il est inconnu, et j'ai beau insister en montrant la direction présumée, là-bas, vers la trouée laotienne, ils n'en démordront pas et, malgré mon insistance, nous tromperont indignement,

Le **Dac-Main** se trouve bien là, devant nous, dans la direction que j'indique, à 15 km à peine, et le Col Sey n'est pas infranchissable, puisque nous le franchirons quelques jours plus tard ; mais d'une part, il y a, du côté du **Dac-Main**, un village puissant de 300 guerriers qui n'hésiteraient pas à massacrer tous les gens de **Môi-Xe**, village vassal, si ceux-ci leur envoyaient une troupe aussi indésirable que la nôtre ; et d'autre part, le sentier du Col Sey étant très abrupt, hanté par de mauvais génies, ils jugent inutile de s'imposer une ascension aussi pénible dont ils supputent pour eux l'obligation s'ils font une réponse favorable.

Cette tromperie nous coûtera bien des fatigues, mais elle aura les plus heureux effets, car c'est grâce à elle que nous découvrirons le passage de **Ca-Gio**, à l'altitude de 300 m., et sans la découverte duquel l'ouverture de la route future serait restée encore problématique. « A quelque chose malheur est bon » ; il faut toujours compter avec le hasard, c'est un puissant allié, et dans cette occasion il fut le facteur principal de notre succès.



*B- Tra-Vang et le grand Nuoc-Miet. - Recherches infructueuses vers le Sud. - Les mœurs **Môi**.*

Si le précédent itinéraire a pu s'appeler « le sentier de l'enfer », celui-ci sera « la valse des montagnes ». Les montées et les descentes n'en finiront plus et nous briseront les jambes plus sûrement qu'avec des coups de bâton.

Nous prenons à **Moi-Xe** une demi-journée de repos que nous avons bien gagnée. Puis, docilement guidés par les **Moi**, nous partons vers le Sud à la recherche d'un grand fleuve qu'ils nous signalent de ce côté. De **Moi-Xe**, nous distinguons à la jumelle le village de **Tra-Vang** où nous devons aborder. Les habitants courent de tous

côtés ou se groupent pour regarder dans notre direction. Avant le départ de Moi-Xe j'achète d'autorité quelques poulets étiques, et nous partons pour Tra-Vang.

Il nous faut descendre de Moi-Xe, qui se trouve à 1.100 m. d'altitude, jusqu'au fond de la vallée du Sông Xa-Noc, à 700 m., puis remonter à Tra-Vang, à 1.000.

Le repos pris à Moi-Xe nous a fait du bien, et nous franchissons cette dure étape en quelques heures. Le sentier, dès lors, et il en sera ainsi jusqu'à l'extrême Sud de notre randonnée, est en parfait état.

A la traversée du Xa-Noc, les Mòi ont établi un très joli pont fait de rotins tendus entre des arbres. Il enjambe le Xa-Noc par dessus un amas de rochers au milieu desquels l'eau s'écoule en mugissant. J'admire cette intuition qu'ont eue les exécutants de donner à la trame de l'ouvrage, affectée à la circulation, le profil d'une courbe très aplatie, le sommet vers le haut, avec des tendeurs attachés en différents points. Cette astuce, qui n'est appliquée que depuis peu dans les ponts suspendus très modernes, a pour but, en mettant en opposition des effets de vibration sur les deux nappes de câbles tendus, de supprimer les résonnances dangereuses. Vieux praticiens des ponts suspendus, les Mòi ont découvert avant nous l'utilité de cet artifice.

L'accès à Tra-Vang se fait par un escalier interminable taillé à même le flanc de la montagne et s'élevant sur des centaines et des centaines de mètres. Les Mòi ont apporté à son exécution des soins étonnants. Le nez de marche est fait d'une grosse branche d'arbre saisie entre quatre petits piquets et, au centre, une mince rigole assure l'écoulement des eaux sans nuire à la solidité.

A l'arrivée à Tra-Vang, on jouit d'un point de vue fort pittoresque. Le village est établi sur un contrefort avancé qui surplombe d'une façon dramatique les enchevêtrements de la plaine. Château fort imprenable bâti à la façon des couvents thibétains ou des ermitages de l'Athos, il semble commander orgueilleusement le vaste bassin de Moi-Sey.

L'allure des habitants et leur caractère semblent aussi se ressentir de ce site dominateur. Au cours des deux séjours que nous ferons à Tra-Vang, ils garderont, malgré mes efforts pour les apprivoiser, une attitude fière et farouche de guerriers montagnards dont l'indépendance se rit de toutes les attaques.

Bien avant de dîner, nous nous asseyons face au couchant, harassés mais véritablement éblouis. Des femmes, la hotte de riz sur le dos,

rentrent des champs. Elles surgissent brusquement, devant nous, silhouettes détachées sur le ciel frangé d'or pâle, au bord de l'esplanade dominatrice ; et elles ont la beauté féline des bêtes sauvages, quand elles passent devant nous, demi-nues, cariat des vivantes, roulant leurs muscles durs sous la peau de bronze.

Le soir tombe lentement sur la plaine couturée de vallons. Le soleil rutile à l'Occident au centre de cette déchirure grand'ouverte sur l'horizon laotien, et, tandis que les vallées graduellement s'estompent de ténèbres veloutées, les croupes arrondies prennent une luminosité métallique. La gamme des verts innombrables, si bien tranchés tout à l'heure, s'amalgame rapidement. L'immense cirque de montagnes s'emplit d'une patine brune et sombre où se devine la vie ardente de la nuit, tandis que, dans le lointain, le soleil disparaissant jette comme la vive lueur d'un flambeau.

Seul le pic de Tra-Vang et sa cuirasse de chaume émergeront un moment encore des ténèbres vaporeuses.

Et rien ne subsiste plus de ce magnifique spectacle, que nous sommes encore à la même place, immobilisés par cette contemplation silencieuse qui nous a ce soir-là largement payés de nos fatigues.

Au matin du 30 Novembre, encore sous l'effet des ascensions de la veille, nous ne nous mettons en route que lentement. Le Maire de **Phưôc-Sơn** ne peut nous suivre. Il a perdu l'habitude de la marche depuis que ses concitoyens l'ont investi de ses hautes fonctions. Ses pieds couverts de plaies, qu'ont envenimées la morsure des sangsues, se refusent à tout service. Nous l'abandonnons à son sort avec les porteurs suffisants pour le ramener à **Phưôc-Sơn**. Il ne paraît qu'à moitié rassuré et nous demande que nous l'emportions avec nous, mais cela ne nous est pas possible, car ce serait nous obliger à ralentir notre marche d'une façon inadmissible.

A sept heures nous quittons Tra-Vang pour le Sud. Immédiatement nous dévalons de 200 m. par un nouvel escalier aussi minutieusement établi que le précédent. Nous suivons ensuite un sentier à flancs de coteau, si l'on peut appeler coteaux les flancs terriblement escarpés de ce pays convulsé. Le sentier s'inscrit interminablement à l'horizontale dans une infinité de ravins si bien contorsionnés qu'entre deux points, il nous faut parcourir trois ou quatre fois la distance qui les sépare à vol d'oiseau. Quand nous quittons la plaine pour faire l'ascension d'un col, après plusieurs heures de marche, Tra-Vang nous apparaît si près que cela nous semble invraisemblable. Nous passons le col de Tiên à 1.100 m. environ, et pénétrons dans

la vallée du **Nước-Miêt**, autre affluent du Dac-Main. Nous atteignons **Moi-Tiên** à midi. Les habitants nous relèguent au dehors farouchement. Je puis quand même visiter le village rapidement. Un malheureux phtisique est étendu dans la poussière et râle lugubrement, couvert d'une couche de crasse noire comme du charbon.

Au centre de la place un buffle attaché à un mât curieusement décoré, va être offert en sacrifice. Le guide nous explique de quels rites s'accompagne sa mise à mort. On les connaît déjà. Ce sont partout les mêmes. Libations, danses, puis les guerriers les plus courageux se placeront en cercle autour de la pauvre bête, précautionneusement attachée, de façon qu'elle puisse tourner autour du piquet. Ils larderont ensuite de coups de lance l'animal qui s'élancera dans une ronde affolée jusqu'à l'épuisement final. Ensuite on fera bombance et la fête finira dans une bacchanale où la sauvagerie des convives se donnera libre cours.

Nous n'attendrons pas si longtemps. Nous expédions notre repas et en route pour **Moi-Giong**. La fin de notre dure randonnée approche, du moins nous le croyons.

Nous sommes à **Moi-Giong**, à 15 heures. Je laisse là les porteurs et nous continuons toujours vers le Sud. Nous faisons un long détour pour ne pas traverser **Moi-Giong** qui est « dieng », puis le sentier cesse. Il nous faut marcher dans le lit même du **Nước-Miêt**. L'eau nous arrive à la ceinture, nous retrouvons ainsi les beaux jours du **Sông-Lua**. Cependant la proximité du but nous donne des ailes.

Hélas ! ce fut une bien pénible désillusion ! Ce grand cours d'eau que nous avaient annoncé les **Moi**, n'a pas 20 mètres de largeur. Au point où nous l'abordons, deux autres affluents y aboutissent. Nous sommes au confluent du petit et du grand **Nước-Miêt**, c'est-à-dire très au Sud du point où nous présumions trouver de **Dac-Main**, bien au-dessous de **Tra-My** et du **Col Sey**.

Il ne nous reste plus qu'à faire machine en arrière, retourner à **Moi-Sey**, et rechercher une autre voie vers le **Dac-Main**.

Déçus mais non découragés, nous retournons à **Moi-Giong**, pour y passer la nuit. A l'orée du village, le sentier est barré par un croisillon de bois en forme de signe cabalistique. Il est là pour interdire aux étrangers de franchir l'enceinte qui entoure la maison commune et ses jardins. Si nous l'observions cela nous obligerait à refaire le même détour que tout à l'heure par un ruisseau encaissé où il nous a fallu marcher dans une couche de vase qui nous montait jusqu'aux genoux. Cette perspective ne m'enchanté pas et délibé-



Planche XLVIII. — Mui du village de Ta -Vang.

rément, advienne que pourra, j'écarte cet embryon de barrière et je passe, suivi du Garde principal Palmezani, de M. HOFFET et du sergent indigène. Quand nous pénétrons dans le village les visages se crispent immédiatement et un silence de mort nous accueille. Les quelques Mŏi présents regagnent leur case rapidement et quelques-uns se campent derrière leurs portes, l'arme au poing. Mais nous avons deviné le danger. Nous nous regroupons vivement et au pas de course nous gagnons la sortie opposée. Cela n'a duré que quelques secondes, mais je n'oulierai jamais ce silence et ces visages de brutes épouvantées par la gravité de l'insulte. Nous l'avons échappé belle, et j'ai su plus tard que les habitants de Mŏi-Giong considérèrent ce geste comme une injure grave qui devait être lavée dans le sang. Dans l'impossibilité où ils furent de se venger sur nous, ils se livrèrent à une razzia d'un autre village qui se vengea lui aussi, et cette imprudence, de notre part, fut à l'origine d'une suite d'expéditions sanglantes de village à village qui a duré plusieurs mois. Nous en fûmes bien inconsciemment la cause, et cela permet de se rendre compte du soin que l'on doit mettre à éviter toute action de nature à froisser les croyances extrêmement susceptibles de ces peuplades.

Le 31 au matin, nous prenons un peu de repos à Mŏi-Giong. Je profite de cet instant de répit pour étudier les mœurs des habitants.

L'habitation unique est du type habituel déjà rencontré : la toiture, très basse, descend à moins d'un mètre du plancher de telle sorte que l'on doit s'appuyer sur les mains pour y pénétrer. Cette disposition retient la chaleur et la fumée, elle est commandée par le froid qui règne à cette altitude et elle offre l'avantage de chasser les moustiques.

L'intérieur est séparé par cases, à raison de une par famille. Les occupants sont généralement sales, et plusieurs sont atteints de maladies de peau.

A Tieng, on n'élève pas d'autres animaux que les poules, et en petit nombre. Il n'y a ni buffles, ni porcs. Les Mŏi achètent des buffles aux Annamites pour les offrir en sacrifice et les manger ensuite. Ils se nourrissent du produit de leurs *rây* : manioc, riz, maïs, ananas, canne à sucre, des produits de la forêt, de rongeurs pris au piège et de poissons.

La cannelle, ici aussi, est la principale matière d'échange, et Mŏi-Tieng, comme tous les autres villages, possède son entrepôt où les écorces sont préparées par le trustee annamite de l'endroit, pour être envoyées à **Phước-Son** ou à Tra-My. La récolte de cette substance s'effectue en deux fois : du 1^{er} au 5^{ème} mois et du 7^{ème} au 12^{ème} mois.

Pour **Moi-Giong**, nous avons estimé la quantité en cours de traitement à un millier de morceaux environ, dont le prix de vente à Faifoo varie de 30 à 50 cents par unité pour les qualités moyennes. Ce commerce, si l'on en juge d'après l'état d'indigence dans lequel vivent les producteurs, doit être assez rémunérateur pour les intermédiaires.

Les plantations sont domestiques ; quelques-unes sont faites au petit bonheur avec des touffes d'aréquier (1) . Il est absolument interdit aux étrangers, et dans cette qualification sont évidemment compris les Annamites, de toucher aux canneliers. Là encore, les croyances paraissent défendre assez adroitement des intérêts pratiques bien compris. Ce serait une grave profanation que de toucher un de ces arbres. Un coolie ayant voulu attaquer un cannelier au coupe-coupe a provoqué un tollé général parmi les **Moi** de l'escorte, qui se préparaient à faire usage de leurs armes pour protéger la manne sacrée de la souillure profanatrice.

L'administration du village est assurée par le chef de village choisi en considération de sa fortune et de son âge. Il juge les différends qui se produisent entre ses administrés et s'adjoint quelques notables dans les cas difficiles. Les sanctions consistent à imposer à la partie reconnue fautive le versement d'une indemnité à l'autre partie. En cas de crime il peut prescrire l'expulsion du coupable de la communauté. Quelquefois les parents des victimes se vengent eux-mêmes et l'affaire n'a pas d'autre suite. Il n'y a pas d'exécution capitale. Les différends de village à village sont soumis à un conseil des notables, et si ceux-ci ne réussissent pas à s'entendre, c'est le sort des armes qui décide.

Les **Moi** de cette région n'ont pas d'arbalette, ils portent la lance **mòi**, bien connue, ou une espèce de sabre à long manche qu'ils emploient également pour débroussailler leur voie dans la forêt.

Les visites des habitants des villages voisins sont assez fréquentes. Elles s'accompagnent de quelques politesses. On boit une tasse d'alcool, on tue un poulet, quand il y en a. Les fêtes rituelles ne se font qu'entre habitants du même village, le chef de village n'intervient pas, sinon comme simple convive, dans les cérémonies qui

(1) On sait que les canneliers sauvages sont extrêmement rares et recherchés par les commerçants chinois. Les **Moi** les vendent pour plusieurs dizaines de buffles aux commerçants qui en tirent de gros bénéfices. On cite des arbres qui ont rapporté 18.000 piastres.

accompagnent la conclusion de mariages. Pour les naissances et les décès le cérémonial est inexistant.

Les mariages négociés par des intermédiaires bénévoles sont décidés par les parents des conjoints. Ils se pratiquent entre habitants d'un même village ou de villages différents. A ce sujet, il existe une pratique curieuse. Au cas où un enfant naît avant le délai de un mois après les cérémonies du mariage, les conjoints sont chassés du village. Les relations intimes en dehors du mariage sont, en effet, paraît-il, rigoureusement interdites. Mais ce délai d'un mois permet de croire que ce n'est pas dans une certaine mesure.

Les hommes sont polygames ; ils reconnaissent cependant sous leur autorité patriarcale la suprématie de la première femme.

La vertu des femmes est scrupuleusement respectée jusqu'au mariage, et les règles de fidélité conjugale ne sont, paraît-il, jamais transgressées.

Le travail est indifféremment réparti entre les deux sexes, le mâle pourtant paraît se réserver les tâches nobles - la chasse et la guerre - et laisser souvent à sa ou ses femmes le rôle de bête de somme.

Les **Moi** de Tieng croient en un dieu : le « Ciel », qu'ils appellent « **Xa-Roc** » (prononcer : Sa-RRRoc). Ils en ont une crainte très vive et l'invoquent fréquemment avec effroi. Ils pratiquent aussi le culte des ancêtres, sans doute par imitation des croyances annamites. Les fêtes pour le sacrifice sont les grandes distractions annuelles, et quand on peut offrir à « **Xa-Roc** » un beau buffle, la fête atteint la plénitude. Nous en avons déjà parlé lors de notre première visite du village. Les cornes des buffles sacrifiées sont accrochées aux cloisons de la salle commune, et leur nombre témoigne autant de la richesse que de la puissance fastueuse du village. Tous les habitants chiquent le bétel sans arrêt, même les tous jeunes enfants.

L'alcool aussi paraît très goûté. Il est de fabrication indigène ou de provenance annamite ; des beuveries se produisent quelquefois, mais rarement, et elles n'ont, paraît-il, jamais de suite fâcheuse. Il est vrai qu'elles ne se produisent guère qu'aux jours fêtes, où tout est permis.

Le commerce à **Moi-Tieng** se fait suivant deux directions : d'un côté avec les Annamites, de l'autre avec les **Moi** Ca ou Cao, qui habitent plus loin vers l'intérieur. Avec les premiers ils échangent leur cannelle pour du sel, de l'alcool, des articles de pacotille, des serpes. Aux Ca, ils achètent généralement, avec ce même sel, des étoffes de coton que ceux-ci tissent eux-mêmes : manteaux, robes et turbans.

Dans les relations commerciales, au dire des Annamites, ces M^oi font preuve de beaucoup de franchise et de bonne foi. Ils respectent la parole donnée et ne paraissent pas faire exception à la règle qui veut que les individus de cette race soient d'une assez grande honnêteté. Et, de fait, le vol paraît inconnu. Ainsi l'entrepôt de cannelle et le magasin à riz, situés hors du village, sont abandonnés sans aucune garde à la probité des passants.

Avec les Européens les M^oi paraissent au début craintifs et anxieux. Il est à présumer, j'ai eu cette impression, que leur opinion avait dû déjà être défavorablement préparée. Nous avons obtenu assez vite leur confiance, sauf à Tra-Vang, village, comme je l'ai dit, puissamment organisé, où, par contre, les indigènes sont restés réfractaires à nos avances les plus aimables.

En général, pour les amadouer, il nous a suffi, après avoir, par quelques mots, dissipé les inquiétudes de nos hôtes sur nos intentions et notre rôle, de respecter les consignes rituelles et de ne pénétrer dans l'enceinte du village que sous la protection des notables.

Quelques bimboleries à effet, une attitude cordiale et réjouie, quelques bourrades amicales, et les visages s'illuminent tout de suite. Les M^oi, on l'a souvent dit, sont de grands enfants : ils en ont les qualités et les défauts.

La population de M^oi-Tieng, semblable à celles de presque tous les villages M^oi que nous avons eu à approcher, est en somme assez sociable et peu dangereuse. Elle vit dans un état d'indigence qui voisine de la misère, qu'aggravent encore les ravages des maladies. Cet état pourrait être avantageusement amélioré, si le nombre des individus en valait la peine, par une organisation du commerce de la cannelle de façon à réaliser une répartition plus convenable des bénéfices, par le perfectionnement des procédés de culture et l'extension des surfaces cultivées, mais surtout par l'administration des soins médicaux de première nécessité. Lorsque M. Hoffet a voulu soulager leurs maux, ce qu'il a fait fréquemment, il a trouvé les malades d'une docilité parfaite.

Le Docteur Fourneyron, qui eut l'occasion de parcourir les environs de Tra-My, fut accueilli dans les villages M^oi, comme un véritable sauveur. L'assistance médicale serait là notre meilleur instrument de propagande. Le spectacle des affections que l'on y rencontre est si affreux que les cœurs les plus endurcis ne peuvent s'empêcher d'être pris de pitié et de souhaiter le soulagement de ces misères.

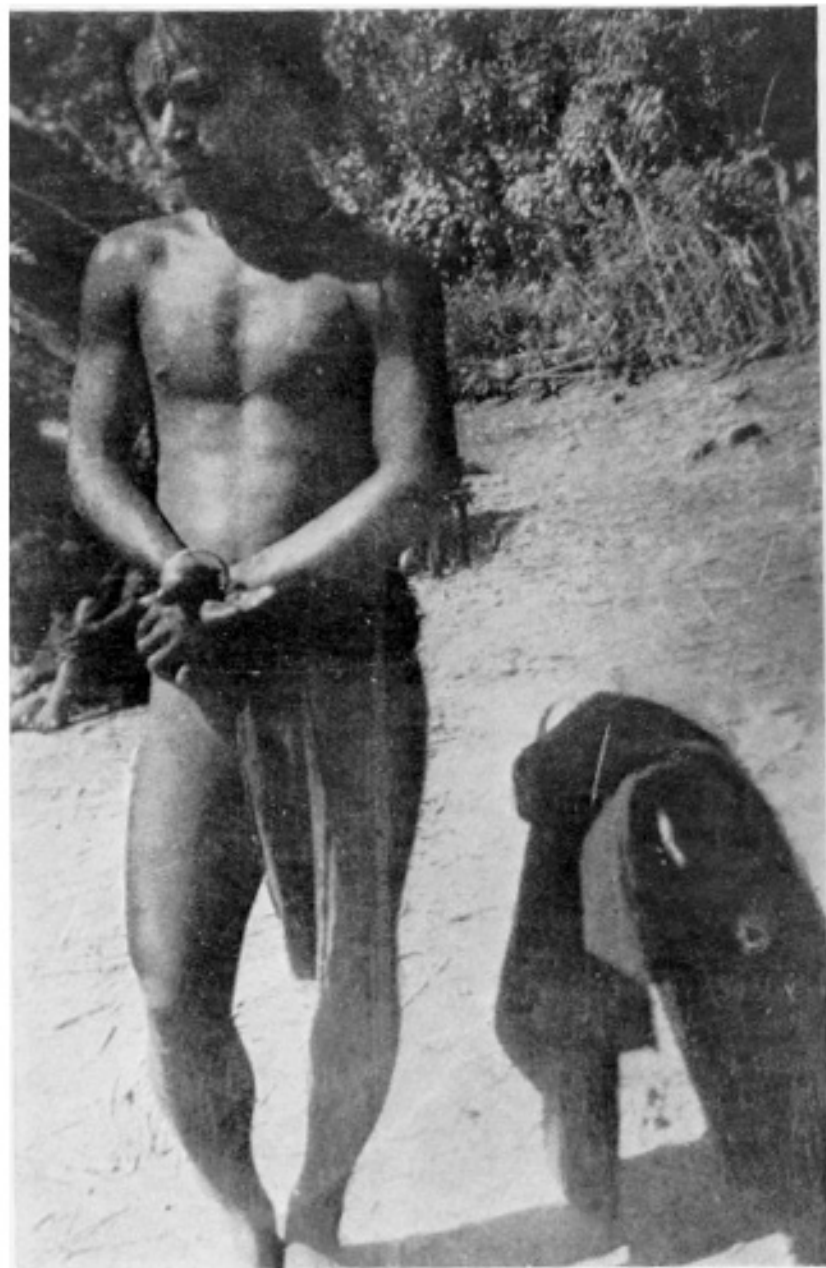


Planche XLIX. — Mọi -Tiếng.

Si J.-J. Rousseau, quand il composa son fameux discours à l'Académie de Dijon, avait pu visiter de pareilles peuplades, il aurait peut-être refréné cet enthousiasme inconsidéré qu'il manifesta pour la vie sauvage, qui lui a été, si justement et tant de fois, reproché depuis.

* *

C. - Le retour de Mội-Tieng à Tra-Vang et Mội-Xe. - Passage du Col Xe. - Les sources du Sông Thu-Bôn. - Découverte du passage de Ca-Gio.

Le 1^{er} Décembre nous reprenons le chemin de Tra-Vang, où nous arrivons dans la matinée. Je mentirais si je disais que ces villages nous virent revenir avec plaisir, d'autant plus que nous exigeons avec force qu'ils nous remettent un peu de nourriture.

Je dois passer toute la soirée à discuter avec une vieille sorcière, certainement très influente dans le village, et qui répond à mes offres les plus alléchantes par une faconde intarrissable et des gestes d'émeute. Quand elle jette sur nous ses virulentes imprécations, son visage couvert de rides et d'une saleté repoussante, grimace horriblement. On est « Dieng » et « Xa-Roc » interdit de vendre quoique ce soit. En discutant on nous apprend que « Xa-Roc » interdit aussi de se griser, de recevoir ses voisins, en un mot de se distraire et de se livrer à toute occupation qui pourrait compromettre la rentrée de la moisson. Cette croyance mội est d'une haute portée utilitaire. Elle interdit aussi de se lever et, déjà, nous nous en sommes aperçus aux visages des habitants, couverts parfois d'une couche de crasse de plusieurs millimètres d'épaisseur. Toutes, absolument toutes les distractions, aussi, sont bien écartées.

Après des négociations interminables, je réussis cependant à obtenir de la sordide animatrice deux petits porcs et du riz. Je dus attraper moi-même ces animaux, car aucun Mội du village ne voulut se rendre complice d'une infraction aux usages rituels aussi condamnable.

Nous eûmes une compensation. La vieille mégère était accompagnée de jeunes filles aux visages mutins et rieurs, fort belles, qui se moquaient de nous à notre barbe, et que nous eûmes tout le loisir de contempler, et, le ne sais comment cela se fait, elles n'avaient pas de crasse sur le visage. Il faut croire que la coquetterie féminine a des secrets que « Xa-Roc » ne connaît pas.

Pendant le cours des négociations, Pahnezani essaya, pour intimider les notables, de leur montrer les fusils et leurs effets. Cela ne les émut aucunement : « Xa-Roc » était contre nous. Qu'est-ce qu'un fusil et la mort même contre le Ciel ?

Un moment je voulus aller boire à la fontaine du village, sorte de tuyau en bambou amenant l'eau d'une montagne voisine. Les cris horrifiés des indigènes me clouèrent sur place. J'allais, sans le savoir, commettre une autre grave profanation, car « le Ciel » ne permet pas non plus à une main sacrilège de recueillir de l'eau qu'il a fait jaillir pour ses fidèles.

Notre ravitaillement assuré, nous nous abandonnons une deuxième fois au charme de ce beau coucher de soleil déjà admiré quelques jours auparavant.

Nous voyons d'en haut les équipes des moissonneuses monter allègrement les escaliers, malgré leurs lourdes charges, à la suite du mari, fier et gaillard, portant la lance.

Nous abandonnons à Tra-vang une partie de nos porteurs. Je choisis ceux qui paraissent les moins fatigués, une dizaine tout au plus, et le 2 Décembre, avant l'aube, une nouvelle fois nous partons vers l'inconnu. Nous redescendons vers le Xa-Nouc, nous remontons à Moi-Xe.

Au passage nous obtenons encore à Moi-Xe un petit porc, avec les porteurs pour le transporter. Nous redescendons encore au pied de Moi-Xe, quelle calvalcade ! et nous grimpons enfin vers le fameux col.

En conséquence de la réduction des porteurs, chacun de nous a dû se charger de son équipement personnel, armes, couvertures, etc.. Aussi cette ascension nous paraît-elle terriblement fatigante.

En certains endroits le sentier escalade des rochers à pic. Il nous faut nous agripper avec les mains pour ne pas tomber en arrière, entraînés par nos charges qui nous scient les épaules. Enfin nous foulons le thalweg du Col Xe. Pour la première fois, des Français ont, le 2 Décembre 1920, à 16 heures, franchi cet étrangement capital de la Chaîne annamitique. L'espace en est réduit à sa plus simple expression. L'arrêt, contre laquelle viennent se flanquer les précipices du Nord et du Sud, a tout au plus quelques mètres de largeur.

Elle a été suffisante cependant pour permettre à un troupeau d'éléphants d'y prendre des ébats dont les témoignages manquent de discrétion.

A l'Est et à l'Ouest la crête de la chaîne de montagnes se relève rapidement vers les sommets que j'estime à 3.000 m. d'altitude. Dans cet étroit couloir souffle un vent glacial qui nous transperce et dont seuls les deux **Moi** qui nous accompagnent ne semblent pas s'apercevoir. Nous ne nous éternisons pas ; nous piquons vers le Nord. Nous dévalons en suivant le cours d'un ruisseau, qui ne peut être que la source du Sông Thu-Bôn, et que nous devons être les premiers Européens à cotoyer.

La nuit nous surprend à mi-hauteur de la montagne. Nous dormirons dans le lit même du cours d'eau, couchés sur des blocs de rochers énormes aussi hauts qu'une maison de plusieurs étages. Notre repas devient de plus en plus frugal, nous n'avons plus que du sel, du porc et du riz ; le vin et le café nous manquent considérablement. Frileusement enveloppés dans nos couvertures, nous nous serrons autour d'un feu de bois tandis que nos deux **Moi**, à peu près nus, dorment déjà étendus sur un lit de branches.

Malgré l'extrême fatigue que j'éprouve au soir de cette épuisante journée, je ne puis dormir. Le froid, la dureté de notre couche, une inexprimable anxiété m'oppressent invinciblement, et je veillerai, jusqu'à une heure avancée de la nuit, à l'alimentation des brasiers. Très tard, je m'étends près de mes compagnons.

Le pétilllement des feux chante dans la solitude. Quand je couvre enfin mon visage glacé de la grossière couverture de troupe, j'ai furtivement la vision d'un paysage dantesque fait de grands arbres tordus, de ruissellements souterrains couleur de lave, et de ruines cyclopéennes s'affaissant par la base que rongent des flammes courtes, et dont le sommet disparaîtrait dans la nuit.

Au matin du 3 Décembre, un froid vif nous sort de notre couche. Des brumes diaphanes voguent dans les airs, effleurant d'une caresse légère l'extrême pointe des géants de la forêt.

En déambulant sous les arbres je trouve, à quelques pas du campement, deux ruisseaux importants qui viennent s'adjoindre au ruisseau principal que nous avons descendu la veille.

Nous reprenons le départ en file indienne, cotoyant la rivière qui s'enfle à chaque pas, roulant déjà des eaux volumineuses. Les sangsues réapparaissent par myriades innombrables, mais nous n'y prenons garde, distraits par le spectacle de la nature vraiment féérique à cette heure et en cet endroit.

Le fond de la vallée que nous suivons, habillée de grands arbres, ne descend que faiblement. Nous admirons au passage, chaque fois que les caprices de notre marche nous ramènent vers le ruisseau, la grâce somptueuse de son cours. Les deux clichés que j'en ai pris ne donneront qu'une faible idée de la jouissance que nous avons eue, et véritablement ce spectacle restera pour moi une des plus belles choses que j'aie jamais contemplée.

Pendant plusieurs heures nous découvrons une suite ininterrompue de tableaux toujours différents dont nous ne nous lasserons point, L'eau a une pureté de cristal, rare dans ces pays, qu'opalise une délicate transparence verte. Tantôt elle s'écoule en cascades aux coulées de vif argent, tantôt elle emplît des conques gracieuses taillées à vif dans le granit. Cela s'encadre d'une végétation luxuriante et, ce matin là, le soleil glissant entre les mailles des ramures, scintillaient encore sur le paillèment des eaux.

Quand la route que nous étudions sera construite, ce sera une promenade à recommander aux touristes, amoureux des paysages où l'exubérance de la végétation pare avec art le roc et la fraîche limpidité des ruisseaux.

Sans effort, en cette agréable compagnie, nous arrivons au premier confluent important du Thu-Bôn. Il se produit avec le Sông Sa-No, affluent de rive gauche, que nous devons remonter tout à l'heure. Mais il nous faut auparavant nous « désangsuier », que l'on me pardonne cet affreux néologisme, pour parler de ces bestioles qui le méritent bien. Nous en avons sur toutes les parties du corps, et ce s'est pas sans dégoût que nous nous rendons mutuellement le désagréable service de les arracher, c'est le mot, au festin dont nous faisons tous les frais. Quelques-unes sont si affamées et si tenaces, attachées par leurs mandibules à notre chair, qu'elles préfèrent se laisser couper en deux plutôt que de lâcher prise.

Pour mon compte, j'ai une blessure au pied sur laquelle elles se pressent en grappe, et le sang afflue en telle quantité que j'éprouve mille difficultés à les saisir.

Nos pantalons de toile, fermés aux pieds, et si précieux pour nous, sont déchirés par l'usure et ne nous protègent plus : aussi la gent hirudinée s'en donne-t-elle à cœur joie.

Après le repas nous nous engageons dans la vallée du Sông Sa-No, que nous devons remonter. Large et déboisée, elle est toute différente des vallées que nous avons parcourues jusqu'ici. Le Sa-No se risque même en quelques prétentieux méandres de fantaisie dont

nous avions perdu l'habitude. Ce sera ici pour l'avenir le paradis du chasseur, car à chaque pas nous relevons des traces de cerfs, de sangliers, de tigres ou d'éléphants. Ces derniers notamment paraissent régner en maîtres. Les sangsues aussi y abondent, et je crois bien que c'est encore là que nous les trouvons en plus grande quantité. Elles attendent leur proie en légions compactes que nous devons enjamber, nids pullulants, au travers du sentier. Nous choisissons pour passer la nuit une grève située, je crois, sur la rive droite du Sa-No. Je dis « je crois », car le russeau a un cours si capricieux et se subdivise en tant de bras qu'à la fin du jour je ne sais plus bien de quel côté se trouve le lit principal.

Nous dînons assez frugalement de viande de porc et de riz, que nous arrosons d'une décoction de thé sauvage dont l'amertume né suffit à nous faire oublier ni la saveur du vin, ni l'arôme réconfortant du café. La faim commence à se faire sentir, car dans l'incertitude du lendemain, j'ai fait limiter soigneusement les rations. Les coolies, pour allonger la leur, l'accommodent avec des bourgeons d'herbes cueillis sur le bord des ruisseaux. C'est un condiment bien peu consistant après un si rude effort.

Dès le coucher du soleil, la pluie commence à tomber, le cri du tigre se fait entendre. Anxieux, la couverture en chaume de notre abri ne nous protégeant pas plus de l'eau du ciel que contre les fauves, nous resterons éveillés une bonne partie de la nuit.

Au matin du 4 Décembre, la pluie a cessé.

Nous suivons encore quelque temps la vallée du Sa-No qui se resserre de plus en plus, puis nous abordons une crête peu élevée et boisée. Nous voici à nouveau dans la forêt avec une pluie fine qui nous transperce, avec les éternelles sangsues, et l'obligation de marcher, constamment pliés en deux, au travers d'un inextricable écheveau de ruisseaux.

Il faut s'incliner à chaque pas pour passer sous les lianes. La même fièvre qui nous avait saisis, entre le Thu-Bôn et le Sông Lua, nous précipite à nouveau vers l'issue que nous croyons prochaine, vers la lumière et le libre espace au-dessus de nos têtes. Sans transition, la forêt tout à coup cesse brusquement. Un horizon limité lui succède comme un décor de théâtre.

A l'orée même nous abordons dans une superbe rizière dont j'admire, en les soupesant, la richesse des épis. Une Moïesse, aussi effarée que nous, y travaille, qui nous émeut plus par la surprise de sa découverte imprévue que par l'indiscrétion de son costume. Nous

suivons un ruisseau sous les arbres, qui s'enfle rapidement, devient rivière et se garnit d'un entrelac de ponts **Moi**. Cette rivière est le **Nước-Lam** qui se jette dans le Dac-Main à quelques kilomètres de là. Désormais nous tenons la bonne piste et sommes certains d'aboutir. En une heure et demie nous atteignons la case du village de Ca-Gio. Laissant là les coolies, et toujours par la même voie, nous avançons encore. Bientôt nous touchons au but. Un mugissement impétueux le signale à nos oreilles. C'est le Dac-Main ! Le vrai cette fois.

Nos yeux ne peuvent se rassasier de le contempler et nous courons sur les rochers en poussant des cris de joie.

Le fleuve à cet endroit a environ 100 mètres de largeur. Au point où nous l'abordons, une grande partie du lit est obturée par un seuil de gneiss en forme de barrage naturel, de la hauteur d'un homme, laissant seulement une passe de quelques brasses où les eaux se précipitent furieusement. Dans ce site sauvage aucune trace d'être humain n'apparaît. Je ne puis me rendre compte des obstacles que l'on rencontrera pour remonter le fleuve, mais si les rives conservent le même caractère, les difficultés ne manqueront pas. Cependant notre mission à nous est terminée. Sans doute le Col Xe s'est révélé impraticable, mais nous avons pu rejoindre le Dac-Main par une autre voie, et le passage que nous avons découvert présentera relativement peu de difficultés. Il ne nous reste plus qu'à prendre le chemin du retour.

Pour marquer notre passage, nous gravons dans le rocher la date et nos initiales, et nous revenons à Ca-Gio.

Avec les minimes ressources dont nous disposons encore nous faisons liesse tout le soir, autant pour fêter la réussite de notre expédition que la fin prochaine de nos fatigues.

Deux porcs sont sacrifiés, débités, ingurgités promptement, et nous buvons à la santé de « Xa-Roc » et de la Route 14 les quelques bouteilles d'alcool qui nous restent.



D. - *Le retour de Ca-Gio à Phước-Sơn.*

A l'aube du 5 Décembre, bien reposés et avec l'entrain des premiers jours, nous reprenons le **Nước-Lam**, la vallée du Xa-No et du Thu-Bôn.

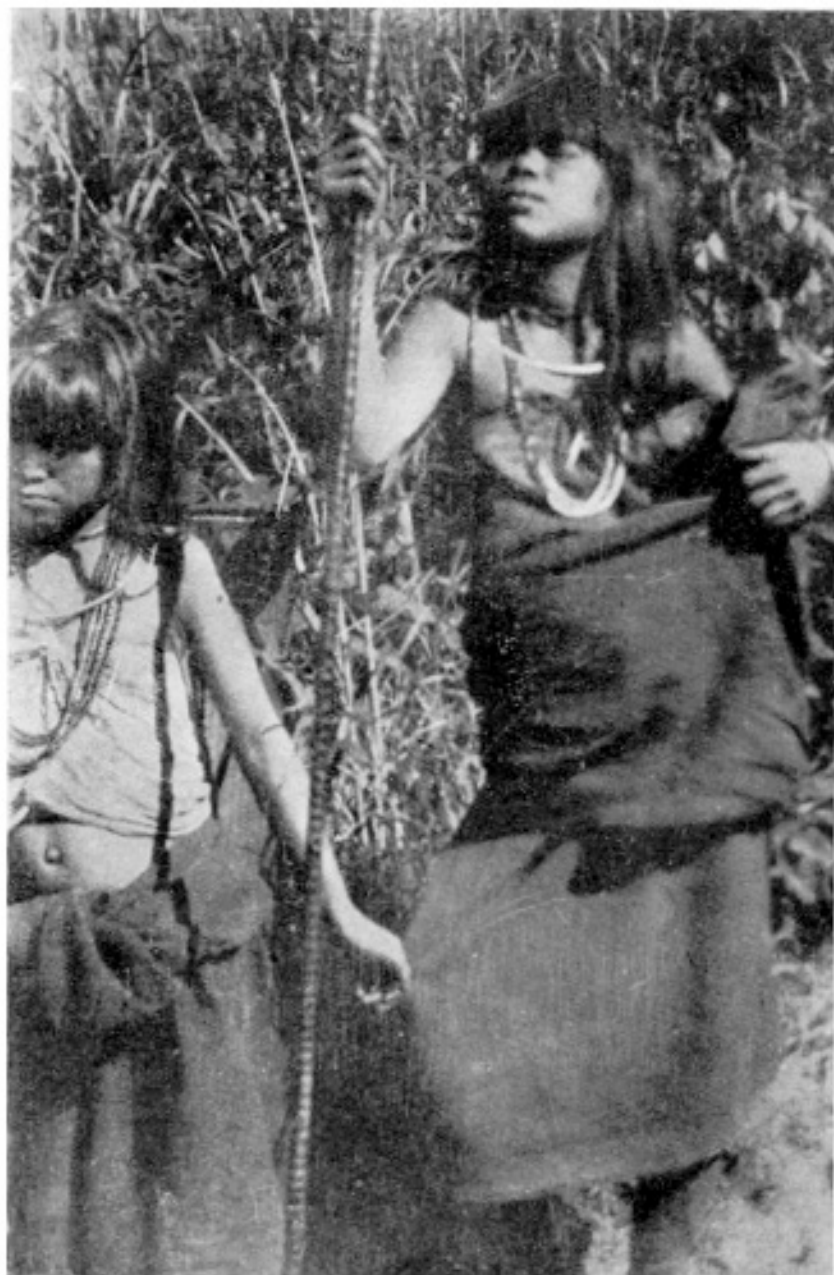


Planche L. — Jeunes filles M'oi du village de M'oi -Giong.

La pluie nous suivra tout le long du chemin jusqu'à **Phước-Sơn**. Nous sommes trempés dès le matin. Les gués du Thu-Bôn, grossis par les pluies, sont franchis difficilement. Parfois le courant dépassant la ceinture est d'une violence telle que nous devons nous soutenir mutuellement. Les sentiers boueux ou envahis par les eaux ne nous laissent avancer que péniblement. Dans les parties en pente, nous glissons dans la boue grasse et nous ne pouvons réussir que difficilement à nous maintenir sur nos jambes. A hauteur de Dan-Ngan, vers la fin du jour, mes compagnons décident de faire halte. Nous n'en pouvons plus, mais il pleut abondamment; il n'y a là aucun abri et nous risquons de ne pouvoir ni manger ni dormir. Je propose au contraire de faire encore un effort et de pousser jusqu'à la première case annamite. Il faut encore une heure de marche et plus peut-être. Ma proposition est acceptée sans enthousiasme, mais nous n'eûmes pas à la regretter. Nous reprenons notre marche dans l'infect sentier où nous avons eu tant de peine à marcher depuis le matin. Complètement à bout, nous avons parcouru plus de 40 kilomètres dans cette seule journée et sur un terrain impossible. Nous arrivons enfin à la première habitation annamite qui a bien de la peine à nous contenir tous. Nous sommes couverts de boue, trempés des pieds à la tête, les vêtements déchirés par les épines sont en lambeaux, nos chaussures perdent leurs semelles. Nous ne nous reconnaissons plus nous-mêmes. Sans penser à notre toilette nous nous effondrons sur le grabat du *nhà-quê*, à bout de force et de souffrance.

Mon pied a enflé démesurément et j'ai dû fendre l'empaigne de ma chaussure pour marcher sans trop de peine.

La nuit se passe dans un sommeil de brute dont rien n'aurait pu avoir raison.

Le 6 Décembre, des sampans, que j'avais envoyé chercher la veille à **Phước-Sơn**, viennent nous cueillir charitablement.

L'accueil de ces braves gens, qui nous avaient transportés au départ, s'inspire de l'état lamentable dans lequel ils nous retrouvent aujourd'hui. Cette dernière étape s'effectue, sans histoire, au fil de l'eau qui nous emporte merveilleusement vers le monde civilisé.

Il n'y a rien à dire de notre retour à Tân-An et à Faifoo, sinon qu'il nous fallut plusieurs semaines pour nous remettre de cette équipée rendue pénible surtout par son extrême rapidité.

Nous étions attendus anxieusement. Je dois dire que les félicitations que j'ai reçues de M. Valetle, Ingénieur en Chef, de M.

Colombon, Résident de France, et de M. Jabouille, Résident Supérieur, et dont une part égale revient à mes compagnons, m'ont récompensé amplement de mes fatigues.

Enfin, aucune incertitude ne persiste plus sur la possibilité du tracé de la grande voie qui doit joindre Saigon à Tourane par le pays mòi, et ce n'est pas une mince satisfaction de penser que nous serons quelques-uns des modestes pionniers qui auront contribué à la réussite de l'œuvre.

CHAPITRE IV. - EXPLICATIONS SUR LE TRACÉ DE LA ROUTE 14 PAR CAGGIO ET SUR UNE VOIE ÉVENTUELLE DE TOURANE AU LAOS.

J'ai lu dernièrement cette affirmation, écrite par une plume des plus autorisées en la matière, que l'avenir du port de Tourane se trouvait forcément limitée par suite de l'absence d'un arrière-pays.

Je n'ai pas la compétence nécessaire pour apprécier s'il est indispensable qu'un port soit également un exutoire économique, mais pour Tourane je crois dire que l'arrière-pays ne manque pas à la condition de pouvoir et de vouloir l'atteindre.

La région de Paksé et le bief du Mékong de 600 km. qui en dépend, limité au Nord par les rapides de Kémarat, au Sud par les chûtes de Kong, me paraissent tout naturellement destinés à être pour le port de Tourane l'arrière-pays que l'on cherche.

On peut prévoir même que si Paksé se trouvait relié à Tourane, tout le pays siamois, qui capitalise à Oubone, se trouverait mieux placé, pour commercer avec la Chine et le Japon, par Tourane que par Bangkok.

La Chambre de Commerce et d'Agriculture de Tourane l'a si bien compris qu'elle a émis un vœu dans ce sens et que l'Administration a envisagé l'ouverture d'une voie ferrée.

Le seul obstacle qui s'oppose à la poursuite de cette importante réalisation réside dans les difficultés du terrain et l'incertitude du tracé.

Il est certain, et les rapports de l'Inspecteur Odend'hal sont formels sur ce point, que jusqu'à ces derniers temps aucune percée n'a été découverte qui permette de traverser la Chaîne annamitique à hauteur de Tourane dans des conditions satisfaisantes.

Deux passages seulement sont connus à ce jour.

Tout d'abord, celui qui est emprunté par le sentier de Tra-My au Kontum et qui fut parcouru pour la première fois, en 1891, par l'Inspecteur Garnier.

Je suis, sur son utilisation, de l'avis d'Odend'hal : Tra-My m'apparaît, d'après ce que j'ai vu de l'intérieur et de l'extérieur, comme le centre d'un immense cirque, fermé sur un tiers de secteur, par une sorte d'arête vertébrale dont l'altitude ne doit pas descendre au-dessous de 2.000 m. A mon avis, elle restera pour toujours infranchissable.

Reste le passage qu'a étudié Odend'hal, celui de la Montagne des Fêtes. La description qu'il en donne est exactement conforme à ce que j'ai vu. L'itinéraire qu'il a suivi : le plateau de Dac-My, Ta-Vang, Mòi-Sey et Phức-Sơn confirme cette hypothèse. C'est à Dac-My, que M. Grannec, Inspecteur de la Garde indigène, et mon ami regretté Durupt, ont parcouru et que Durupt connaissait parfaitement, qu'Odend'hal fût trahitusement attaqué.

Il parvint à s'échapper sans une égratignure après une défense héroïque. Ce devait être, hélas ! pour tomber peu après sous les coups du Sadet de l'Eau.

Cette traversée utilise, entre le Sông Ta-Vui, affluent du Sông Tranh, et le Sông Lua, affluent du Sông Thu-Bôn, les flancs d'un piton moins abrupt que les autres, mais qui sont cependant encore trop escarpés pour permettre l'établissement d'une voie carrossable. Son altitude ne doit pas être inférieure à 1.000 ou 1.200 m.

Comme je l'ai signalé, il existe encore deux passages : celui du Col Xe et celui de Ca-Gio.

Le Col Xe peut être utilisé en tunnel, car il offre à la base un resserrement très nettement accusé, mais il est absolument infranchissable pour une route. Les thalwegs ont une pente de 45° à 50° et l'altitude du col doit être de 1.100 m. Orienté franchement Nord-Sud, de Bana on le distingue très nettement.

Le passage de Ca-Gio est de beaucoup le plus commode. Il marque l'aboutissement Nord de la chaîne qui encercle Tra-My.

Le terrain y est peu mouvementé. L'altitude est faible, 300 m. environ; et le passage d'un bassin à l'autre se fait pour ainsi dire insensiblement.

On peut se demander quelles sont les raisons pour lesquelles un passage aussi favorable n'a jamais été découvert. Cela s'explique par le fait que pour les Moi désireux de passer du bassin de Phức-Sơn ou de Tra-My à celui du Dac-Main, la nécessité de passer au

petit village de Ca-Gio ne se faisait pas sentir. Ils n'ont jamais éprouvé le besoin de contourner la chaîne qui leur barrait la route ; cela les aurait contraints à faire un détour considérable et dont les piétons n'éprouvent pas la nécessité. De sorte que les passages signalés aux explorateurs ne pouvaient être différents des sentiers battus par les Mòi et qui réunissaient par le plus court chemin des régions particulièrement peuplées.

On peut se demander encore les raisons qui ont fait rechercher un passage du bassin du Thu-Bôn à celui du Dac-Main à hauteur de **Phước-Sơn**, alors qu'il aurait été plus simple de remonté le **Dac-Main**, qui n'est autre que le Sông Vu-Gia ou rivière de **Vinh-Phước**, depuis sa sortie des montagnes à hauteur d'**An-Điêm**, jusqu'au pays Mòi. Cela provient de ce que le cours du Dac-Main, ou du Sông Vu-Gia, comme on voudra, est inutilisable, en amont d'**An-Điêm**, par suite des falaises à pic et très élevées qui l'encadrent sur des distances considérables et qui n'auraient pas permis l'établissement d'une route. Cela avait été signalé par M. le Chancelier Bonin, dès 1892, et a été confirmé entièrement par les reconnaissances aériennes.

Que reste-t-il à franchir pour aller de Ca-Gio à Paksé et de Ca-Gio au Kon-Tum ?

La deuxième question a été résolue depuis par une reconnaissance effectuée sous la direction de M. Bauzil, Ingénieur des Ponts et Chaussées, qui, partie de Dak-Sut, a pu joindre **Phước-Sơn** par le village de Ca-Gio.

Pour la première l'incertitude persiste.

Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver mieux.

En partant de la rivière de **Nam-Ô**, comme du Sông Buong à **An-Điêm**, on se heurte rapidement au massif de l'**A-Tuât** qu'il faut éviter par le Nord, et alors on revient au col de **Lào-Bão**, ou par le Sud, et alors on doit passer par Ca-Gio.

Le commandant Trumelet-Fabert, qui a remonté la rivière de **Nam-Ô**, n'a pas tardé à se heurter à des massifs de 2000 m. ; quant au Sông Buong, la rivière d'**An-Điêm**, elle n'a jamais été reconnue complètement.

A ma connaissance, M. le Garde Principal Renoult doit être un de ceux qui connaissent le mieux ce cours d'eau.

M. Hoffet, au cours des randonnées qu'il a effectuées par la suite dans l'Interland Mòi, entre le Kon-Tum et **Lào-Bão**, a estimé que la formation géologique de cette partie de la Chaîne annamitique



Planche LI. — Les explorateurs (de gauche à droite : MM. Palmezani, Hoffet, enjobras.)

résultait de la rencontre de deux plissements dont l'interférence a produit les hauts plateaux dentelés de l'A-Tuât : un plissement Est-Ouest allant de Tourane à Saravane, et un plissement formé en équerre, dont une branche épouse le plissement précédent à hauteur de Tourane et dont l'autre branche, Nord-Sud, suit la direction générale de la chaîne annamitique. M. Hoffet n'infirme pas la possibilité de trouver un passage à l'Ouest de Ca-Gio.

En tout cas, des renseignements recueillis jusqu'à ce jour, il résulte que si les explorateurs qui nous ont précédés n'ont vu aucune impossibilité, partant du Mékong, à joindre le haut Dac-Main ou (Dac-My), ils n'ont pas estimé possible la jonction entre le Dac-Main et Phức-Sơn. La reconnaissance que nous avons effectuée a permis justement de voir que la liaison de Phức-Sơn au Dac-Main pouvait se faire sans rencontrer d'extrême difficulté, et il semble bien que la jonction de Tourane au Mékong ne soit pas impossible.

Cette conclusion n'est pas sans intérêt pour le développement futur de l'Annam. Elle n'est pas dénué d'intérêt non plus pour les habitants du Quảng-Nam surpeuplé, dont l'excès de main-d'œuvre trouverait à s'employer utilement au plateau des Bolovens si riche de possibilités.

L'ouverture d'une voie capable d'assurer un trafic commercial entre le bassin d'Oubon et l'établissement maritime le plus favorablement situé de l'Annam et de beaucoup le plus rapproché, ne doit pas être considérée, comme une entreprise chimérique. Elle peut apporter aux régions à desservir un bénéfice considérable et qu'il serait vain de nier plus longtemps.



S O M M A I R E

Communications faites par les Membres de la Société.

	Pages
Les lieux de culte du village de Bắc-Vọng-Đông (A. CHAPUIS)	371
Reconnaissance de la région de Mọi-Xe et du tracé de la Route coloniale n° 14 entre Tân-An et le Dac-Main (F. EKJOLRAS)..	411

A V I S

L'Association des Amis du Vieux Hué, fondée en Novembre 1913, sous le haut patronage de M. le Gouverneur Général de l'Indochine et de S. M. l'Empereur d'Annam, compte environ 500 membres, dont 350 Européens, répandus dans toute l'Indochine, en Extrême-Orient et en Europe, et 150 Indigènes, grands mandarins de la Cour et des provinces, commerçants, industriels ou riches propriétaires.

Pour être reçu membre adhérent de la Société, adresser une demande à *M. le Président des Amis du Vieux Hué*, à Hué (Annam), en lui désignant le nom de deux parrains pris parmi les membres de l'Association. La cotisation est de 12 \$ d'Indochine par an ; elle donne droit au service du Bulletin, et, lorsqu'il y a lieu, à des réductions pour l'achat des autres publications de la Société. On peut aussi simplement s'abonner au Bulletin, au même pris et à la même adresse.

Le **Bulletin des Amis du Vieux Hué**, tiré à 650 exemplaires, forme (fin 1931) 19 volumes in-80, d'environ 7.450 pages en tout, illustrés de 1.580 planches hors texte, et de 600 gravures dans le texte, en noir et en couleur, avec couvertures artistiques, - Il paraît tous les trois mois, par fascicules de 80 à 120 pages. - Les années 1914-1919 sont totalement épuisées. Les membres de l'Association qui voudraient se défaire de leur collection sont priés de faire des propositions à *M. le Président des Amis du Vieux Hué*, à Hué (Annam), soit qu'il s'agisse d'années séparées, soit même de fascicules détachés.

Pour éviter les nombreuses pertes de fascicules qu'on nous a signalées, désormais, les envois faits par la poste seront recommandés. Mais les membres de la Société qui partent en congé pour France sont priés instamment de donner leur adresse exacte au Président de la Société, soit avant leur départ de la Colonie, ou en arrivant en France, soit à leur retour en Indochine.

Menu d'accès

- Accès par Volume.
- Accès par l'Index Analytique des Matières.
- Accès par l'Index des noms d'auteurs.
- Recherche par mots-clefs.

RETOUR PAGE
D' ACCUEIL

